

L'éthique de la psychanalyse, une esthétique ?

Diane Baudry

« Quand on pense, on doit penser jusqu'au bout »

Pierre GUYOTAT, *Explications*

« Comprendre, c'est toujours avancer cahin-caha dans le malentendu. »

Jacques LACAN, *L'angoisse*, Séminaire Livre X

« *Penser. « C'est peser ce qui vient à l'esprit, suspendre son jugement, se contrôler soi-même et ne pas se complaire. Penser c'est passer d'une idée à tout ce qui s'y rapporte et à tout ce qui s'y oppose, de façon à accorder toutes les pensées à l'actuelle pensée. C'est donc un refus de la pensée naturelle, et, profondément, un refus de la nature, qui en effet n'est pas juge des pensées. Penser c'est donc juger que tout n'est pas bien en nous comme il se présente ; c'est un long travail et une paix préalable. »*

ALAIN, *Philosophie*, repris et souligné par Jacques DERRIDA, *Penser, c'est dire non*

SOMMAIRE

Prologue	p. 5
Introduction	p. 8
I. Freud, d'une esthétique de l'inconscient à une éthique du sujet	
1. L'inconscient, une expérience esthétique et éthique.....	p. 13
2. L' <i>Unheimlich</i> , lieu de rencontre entre esthétique et psychanalyse.....	p. 16
3. La psychanalyse, une éthique du sujet.....	p. 19
II. Lacan, d'une éthique du désir au désir d'éthique de l'analyste	
1. La « praxis » analytique, une esthétique du désir du sujet.....	p. 21
2. Le désir de l'analyste comme désir d'éthique de la psychanalyse.....	p. 23
3. Le transfert en psychanalyse, une « esthétique » du désir.....	p. 26
III. Derrida, une éthique du toucher	
1. La déconstruction, une éthique de la psychanalyse ?.....	p. 28
2. Entre aporie et éthique de l'impossible : l'« indécidable ».....	p. 31
3. Une éthique du tact, ou toucher (à) l'intouchable.....	p. 35
Conclusion : « Depuis Derrida : _ » ?	p. 39
Bibliographie	p. 42

PROLOGUE

Comment rencontre-t-on son sujet de recherche ? Comment rencontre-t-on son sujet en analyse ? Comment se rencontre-t-on soi-même dans sa recherche et dans son analyse ? Peut-être qu'il s'agit là d'une seule et même question, celle de la modalité avec laquelle nous entrons en rapport avec quelqu'un ou quelque chose. Poser cette question m'a offert la possibilité de trouver ce avec quoi l'articulation qui me manquait dans mon questionnement sur l'éthique et la psychanalyse était déjà là, sous mon nez, depuis le début.

D'abord, une confrontation avec le réel dans un mélange d'étonnement et de surprise face aux réactions et commentaires virulents de certains psychanalystes dans l'espace public, concernant l'évolution du contexte socio-politique de ces dernières décennies. « Depuis plusieurs décennies, la psychanalyse est devenue, pour une large part, profondément et ouvertement réactionnaire. La liste de ses prises de positions rétrogrades s'allonge à un rythme accéléré ces derniers temps, tout en grimpant sur l'échelle de la bêtise, de l'ignorance et de la mauvaise foi. »¹ Les courants d'émancipation sociaux comme le PACS, le mariage homosexuel, l'adoption d'enfants par les couples homosexuels, la procréation médicalement assistée (PMA), la transidentité et le changement médical transgenre, ou les débats autour du viol et de l'inceste, ont été l'occasion pour certains psychanalystes d'exprimer à la télévision, à la radio, dans la presse ou sur les réseaux sociaux tantôt des avis et opinions personnels en tant qu'analystes, tantôt des explications ou justifications conceptuels, à partir d'une psychanalyse lue comme une vision du monde universaliste et totalisante. « Depuis plusieurs années maintenant se développe une doxa dans le champ analytique qui consiste en la dénonciation d'une entropie des valeurs, d'une désymbolisation et d'un déclin toujours plus affirmé de l'« imago paternelle », se cachant par devers l'apparent progressisme de notre société occidentale et moderne. »² L'un des exemples les plus choquants pour moi fut la réaction de certains confrères et consœurs à la prise de parole de Paul B. Preciado lors des journées internationales de l'École de la Cause Freudienne (ECF) en 2019, dont le thème était « Femmes en psychanalyse » : « Lorsque j'ai demandé s'il y avait dans la salle un, une ou un/e psychanalyste homosexuel/le, ou du genre non-binaire, le silence s'est fait, fissuré par quelques fous rires. Lorsque j'ai demandé aux institutions psychanalytiques de prendre leur responsabilité face à la transformation actuelle de l'épistémologie sexuelle et du genre, une moitié de la salle a rigolé,

¹ GABBARON-GARCIA Florent, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique éditions, 2021, p. 7

² GUERIN Nicolas, « L'idéologie du déclin et la psychanalyse », *Essaim*, 2010/2 n° 25, Éditions Erès, p. 9

tandis que d'autres ont hurlé, ou m'ont demandé de quitter les lieux. Une femme a déclaré, assez fort pour que je l'entende depuis ma tribune : « il ne faut pas le laisser parler, c'est Hitler ». ³ Je me revois lire ces pages dans le métro parisien, un soir, sur le chemin du retour vers mes pénates, regarder les autres voyageurs autour de moi et ressentir de la honte. Honte, en tant que jeune psychanalyste, de lire ces mots. Et surtout une grande incompréhension : que s'était-il donc passé depuis la révolution freudienne de l'inconscient et de l'*Au-delà du principe de plaisir* pour que nous puissions en être arrivés là ? Et ce au-delà de toute considération déontologique, tant ces réactions que le fait même de réagir interrogent quant à l'éthique de la psychanalyse aujourd'hui.

Ensuite, presque de manière concomitante, ce qui n'est certainement pas un hasard, j'ai rencontré Derrida. Je l'écris ainsi car c'est l'expérience telle que je l'ai vécue. J'ai rencontré Derrida, après l'avoir rejeté, nié, critiqué, décrié, après m'être efforcée de ne pas en vouloir. Mes quelques années d'études en littérature et en philosophie m'avaient donné à voir une pensée et une écriture illisibles, incompréhensibles, centrées sur elles-mêmes, volontairement imbitables. Un peu comme Foucault qui traitait Derrida de « terroriste de l'obscurantisme » ⁴ parce que, quoi que vous fassiez, la réflexion derridienne restant insaisissable, vous restiez toujours celle / celui qui n'avait pas compris. Peut-être étais-je foucaldienne à l'époque. Et il y a tout juste un an – comme quoi-, dans le cadre d'un enseignement sur la clinique mineure en psychanalyse, pour lequel il me fallait choisir un texte à étudier parmi une liste proposée, mon regard tombe sur « Jacques Derrida, *Résistances de la psychanalyse* ». J'ai littéralement explosé de rires. Mon choix était fait, car il était inconcevable pour moi de poursuivre ce travail, d'exercer la psychanalyse si je ne me confrontais pas à ce texte – et le titre en disait déjà long. Et j'ai rencontré Derrida, plus précisément le questionnement derridien, cette manière riche de liberté et d'audace de réfléchir, d'interroger, d'éprouver les notions et concepts de la philosophie, et surtout de la psychanalyse. J'ai trouvé là l'approche qui me manquait, et avec laquelle je m'efforce de travailler aujourd'hui. Le second ouvrage que j'ai lu de Derrida a été les *États d'âme de la psychanalyse*, qui me semble profondément d'actualité, à travers cette question, pleine d'ironie certes, mais dont la provocation est à la hauteur de la subversion qu'a toujours revêtue la psychanalyse : « Y a-t-il un salut pour la psychanalyse ? » ⁵ Derrida y évoque notamment « la fonction auto-immunitaire » de la psychanalyse qui, se perdant dans son propre

³ PRECIADO Paul B., *Je suis un monstre qui vous parle*, Paris, Grasset, 2020, p. 11

⁴ <https://www.books.fr/limpasse-derrida/>

⁵ DERRIDA Jacques, *États d'âme de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 2000, p. 15

Moi – Derrida parle du « Moi de la psychanalyse » - en oublie de faire ce pour quoi elle existe aussi : à savoir, questionner l'inquestionnable – comme la cruauté -, interroger à nouveau les concepts qu'elle crée – comme la résistance -, renouveler son approche tant que théorique que clinique – le secret comme tact. Cela revient pour elle à penser – et non panser - son éthique, autrement. Mais alors comment ?

Enfin, et c'est dans cette ultime rencontre que l'articulation a pris sens : ma rencontre avec l'esthétique. Qui était déjà là dans le choix de ce master dont je n'ai su que très récemment qu'il se positionnait entre esthétique et psychanalyse. Cette prise de conscience est venue à moi en constatant que tous les sujets devoirs soumis à notre sélection, et que j'ai choisis durant toute cette année, comportaient, d'une manière ou d'une autre, en lien avec l'esthétique. Jusqu'au dernier travail sur « l'objet esthétique »⁶ dans la clinique de Marie-Claude Lambotte. C'est un domaine que je connais peu, que je découvre, et qui résonne dans ma recherche, dans la mesure où il permet, me semble-t-il, de sortir d'une dialectique d'un « dedans » et d'un « dehors » de la psychanalyse, pour ouvrir la réflexion depuis un tiers lieu – comme le tiers absent dans le cabinet de l'analyste -, et de rendre possible un questionnement nouveau. Il ne s'agit pas de trouver une réponse, plutôt de proposer une nouvelle perspective de réflexion sur l'éthique de la psychanalyse, à partir de l'esthétique comme une expérience singulière de l'inconscient, comme une autre « scène » au sens qu'en donne René Major : « Si je parle de scène, c'est bien entendu de la scène sur laquelle se présente et se représente la pensée à une époque donnée, une scène qui a elle-même son histoire et l'histoire de toutes les représentations qu'elle a données ou s'est donnée. Une scène qui représente et se représente ce qu'elle représente. »⁷ Il s'agit, dès la question posée, d'être attentif au fait que ces « scènes déploient donc d'énormes conséquences, certaines plus générales, d'autres plus particulières concernant la psychanalyse : la scène historique, socio-politique, institutionnelle qui marque, ou dont se démarque, les avancées de la théorie et de la pratique. (...) Elles se veulent toutes originaires : « originant » une pensée en se désistant d'une autre ou en prenant existence en *désistance* d'une autre. »⁸

⁶ LAMBOTTE Marie-Claude, « Fonction du contexte dans le statut de l'objet esthétique », in ROPARS Marie-Claire (sous dir.), *Effets de cadre : De la limite en art*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2003

⁷ MAJOR René, *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle*, Paris, Decitre, 1991, p. 21

⁸ *Op. cit.*, p. 22-23

INTRODUCTION

De quoi parlons-nous quand nous disons l'éthique de la psychanalyse ? Pour certains, « La psychanalyse est un projet éthique. Elle n'est pas une pensée totale. De surcroît, elle admet qu'il n'est pas de perception objective de la réalité, le sujet engagé dans un processus de connaissance interférant avec l'objet de connaissance. De ce fait, n'en déplaise à ses détracteurs lui reprochant de ne pas être une science objective, la psychanalyse, la mécanique quantique et la théorie de la relativité sont unies par un principe épistémologique commun. »⁹ L'éthique psychanalytique est alors définie comme une « praxis exercée par un psychanalyste. » Pour d'autres, « On pourrait être surpris (...) que l'objet de la psychanalyse ait quelque chose à voir avec l'éthique (...), que des *faits*, qui concernent le psychisme d'abord *individuel*, aient quelque chose à voir avec les règles ou les *normes* régissant les relations *entre les hommes*. » Car « si l'éthique est déjà dans le psychisme humain [au travers de l'inconscient], ne doit-elle pas aussi s'appliquer à lui, autrement dit, le soumettre à ses normes ? S'appliquer aussi à la discipline qui en traite (et par qui le scandale, en un sens, arrive ?) »¹⁰ Les prises de position contemporaines – flirtant avec l'idéologie - seraient-elles le symptôme d'une psychanalyse qui s'érige en vision du monde ? Que signifie alors poser la question de l'éthique *de* la psychanalyse ? Comment entendre *de* ? S'agit-il d'une éthique singulière à la psychanalyse, comme une ipséité, dont les caractéristiques ne seraient identifiables dans aucune autre discipline ? Ou d'une éthique sur la psychanalyse, dont le champ d'application serait la psychanalyse, enrichissant tant sa théorie que sa clinique, à travers les principes d'action ou de morale qu'elle suppose ? Ou plutôt quelque part entre ces deux acceptions, au bord d'un ailleurs, à la place d'un tiers qui offrirait la possibilité d'une dialectique, d'un échange, depuis un autre lieu, depuis l'étranger : « la question *de* l'étranger est une question *de* l'étranger, une question venue de l'étranger, et une question à l'étranger, adressée à l'étranger. Comme si l'étranger était d'abord *celui qui* pose la première question ou *celui à qui* on adresse la première question. Comme si l'étranger était l'être-en-question, la question même de l'être-en-question, l'être-question ou l'être-en-question de la question. Mais aussi celui qui, posant la première question, me met en question. »¹¹ Nous nous proposons ici de poser cette question de l'étranger, depuis l'étranger que constitue l'esthétique, étranger tant de l'éthique que de la psychanalyse, dans ce qu'il interroge sur

⁹ PORTE Jean-Michel, « Éthique et psychanalyse », in CHERVET Bernard et PORTE Jean-Michel (sous dir.), *L'éthique du psychanalyste*, Paris, PUF, 2011, p. 12

¹⁰ WORMS Frédéric, « Ce que l'éthique apprend de la psychanalyse », in *op. cit.*, p. 21

¹¹ DERRIDA Jacques, in DUFOURMANTELLE Anne, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre : De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 11

l'éthique de la psychanalyse et adressée à cet étranger qu'est l'esthétique – jusqu'à une forme d'« esthétique ». ¹² L'esthétique se place dans notre réflexion comme lieu de l'étranger, dans un geste d'hospitalité, créant « une situation où l'hôte invitant [l'éthique de la psychanalyse], accueillant, devient l'invité de son invité [l'esthétique] » ; telle « une chance, *donnée* à l'hôte accueillant, d'avoir accès à ce qui est son propre lieu. » ¹³ Car « le rapport éthique à la psychanalyse – discipline qui construit son corps de savoir au long de son histoire – suppose un minimum d'extériorité. » ¹⁴

Retournons à Freud pour qui l'éthique est « étrangère », éthique teintée, en ce début de XXème siècle, d'une couleur morale. C'est ainsi qu'il écrit, dans une lettre adressée au pasteur Pfister le 9 octobre 1918 : « je ne me casse pas beaucoup la tête au sujet du bien et du mal (...). S'il faut parler d'une éthique, je professe pour ma part un idéal élevé, dont les idéaux qui me sont connus s'écartent en général d'une manière de plus affligeantes. » ¹⁵ Hors de toute morale, idéal si élevé qu'il en est irréel, s'il existe un rapport entre éthique et psychanalyse pour Freud, il ne semble pas se trouver à cet endroit-là. Freud écrira d'ailleurs que « l'analyse souffre du mal héréditaire de ... la vertu ; elle est l'œuvre d'un homme trop comme il faut. » Dès 1914, dans « Remarque sur l'amour de transfert », Freud érige la vérité au rang d'éthique, dans le sens où « le traitement est bâti sur la véridicité. C'est en cela que réside une bonne part (...) de sa valeur éthique. Il est dangereux de quitter ce « fondement. » En effet, pour Freud, la psychanalyse n'est pas productrice de valeurs. Il précise ainsi, dans une lettre à Putnam du 30 mars de la même année, que « le grand élément éthique dans le travail psychanalytique est la vérité et encore la vérité, et ceci devrait suffire à la plupart des gens. » Dans cette perspective, « l'analyse correspond avant tout à une enquête sur la vérité de ce qui se révèle du rapport du patient à son inconscient. Donc, la psychanalyse comme cure de vérité. La vérité comme fondement éthique de la psychanalyse. » ¹⁶ Mais alors, de quelle vérité s'agit-il ? Si la vérité est fondement éthique de la psychanalyse, ne serait-elle pas celle d'une vérité sur elle-même, d'une vérité par rapport à elle-même, à la psychanalyse en tant que théorie et clinique ? D'une vérité du sujet lui-même, comme le senti-ment d'inquiétante étrangeté, l'*Unheimlich*, en constituerait l'expérience ?

¹² LACOUÉ-LABARTHE Philippe, « De l'éthique : à propos d'Antigone », *Lacan et les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 31

¹³ DERRIDA Jacques, « Une hospitalité à l'infini », in SEFFAHI Mohammed, *Autour de Jacques Derrida*, Grigny, Éditions Parole d'Aube, 1999, p. 116-118

¹⁴ GUYOMARD Patrick, *Le désir d'éthique*, Paris, Aubier, 1998, p. 143

¹⁵ Correspondance de Sigmund Freud avec le pasteur Pfister 1909-1939, cité par PORTE Jean-Michel, « Éthique et psychanalyse », *op. cit.*, p.7

¹⁶ *Op. cit.*, p. 14

Peut-être que *L'éthique de la psychanalyse* de Lacan (1959-60) s'inscrit en continuité de cette conception freudienne d'une éthique de la psychanalyse, à travers le désir comme vérité du sujet. A l'éthique du désir correspondrait un désir d'éthique, dans un séminaire qui parle davantage de désir que d'éthique. Vraiment ? Qu'est-ce qui fait justement que Lacan lie les deux, jusqu'à en dessiner la relation dans les graphes du désir ? Pourquoi aborder dans ce travail placé sous le signe de l'éthique de la psychanalyse la création *ex nihilo* et le concept si peu renouvelé dans la théorie psychanalytique depuis Lacan de sublimation ? Il me semble intéressant ici de constater, que ce soit chez Freud avec la peinture de Leonard de Vinci, ou encore la littérature avec les contes d'Hoffmann dans *L'inquiétante étrangeté*, texte de 1919 qui lui permettra de travailler la notion d'angoisse en psychanalyse ; ou que ce soit chez Lacan, quarante ans plus tard, avec la littérature de l'amour courtois qu'il érige au rang d'art par excellence : comment la psychanalyse convoque – inconsciemment ? – l'esthétique dès lors qu'il est question d'éthique, et en particulier de la sienne. Sur ce point, le travail de Marie-Claude Lambotte en constitue la parfaite illustration – presque l'allégorie –, à travers ses recherches théoriques et cliniques sur la mélancolie, figure littéraire et esthétique depuis le romantisme du XIX^{ème} siècle, qui convoque au sein de la cure analytique la « visée intentionnelle esthétique »¹⁷ du sujet mélancolique comme mode de résolution de la traversée du miroir, à l'aide d'un objet banal du quotidien transformé – sublimé - en « objet esthétique ».

Nous choisissons ici, à notre étape de réflexion, d'inviter Derrida dans ce que son élaboration renoue avec le fondement de vérité affirmé par Freud, illustré par la remise en question sans cesse renouvelés des concepts forgés par la psychanalyse elle-même ; dans ce que l'écriture et la littérature, notamment la fiction, tiennent une place toute singulière dans sa pensée ; dans ce qu'il a travaillé pour ainsi dire depuis l'esthétique jusqu'au toucher. Or, si, comme l'écrit le poète Pierre Reverdy dans *Le Livre de mon bord*, « l'éthique, c'est l'esthétique du dedans », « quel est l'intérêt de la psychanalyse pour l'esthétique, c'est-à-dire quel intérêt la psychanalyse peut-elle porter à l'esthétique, et inversement que peut attendre l'esthétique de la psychanalyse ? »¹⁸ L'esthétique, à travers l'œuvre en elle-même et peut-être davantage encore à travers le processus de création, les matières utilisées, le propos en acte, constitue un lieu et un espace de confrontation, de subversion, d'audace, de provocation, bref d'une expérience ouverte sur l'altérité d'une rencontre et d'une émotion, au bord parfois du choc ou du dégoût.

¹⁷ LAMBOTTE Marie-Claude, *La mélancolie. Études cliniques*, Paris, Economica, 2007, p. 157

¹⁸ COBLENCÉ Françoise, DÉCHAUD-FERBUS Monique, « Argument », *Revue française de psychanalyse*, 2003/2 vol. 67, Paris, PUF, p. 405

Or, si le terme « esthétique » n'apparaît qu'au XVIIIème siècle, sous la plume de Baumgarten, « l'apparition de l'esthétique ne coïncide pas avec sa dénomination. (...) L'invention du nom ne signifie pas l'invention de la réflexion sur le beau, le sensible ou l'art. (...) L'inventeur de mot n'est pas celui de la discipline ; le champ disciplinaire a existé avant le mot et, après l'introduction du mot, ce champ a existé sans lui. »¹⁹ L'esthétique, du grec *aesthesis*, « c'est l'étoffe à partir de quoi va pouvoir se manifester quelque chose. (...) On peut dire que pour qu'il puisse y avoir véritablement émergence toute nouvelle, à partir de quoi va exister quelque chose, se pose alors un problème d'une logique autre que la logique habituelle ; une logique qui n'est pas la logique de la déductibilité, du « à partir de. »²⁰ Et « Esthétique », pour Wittgenstein, c'est un « concept ouvert », autrement dit l'ensemble des sens qu'on a donnés de ce mot lorsque l'épistémè a rendu la discipline possible. Entre ces différents sens proposés, il est impossible de trancher en se référant à une prétendue essence de la discipline. Le sens du mot, c'est l'ensemble de ses usages. »²¹ Dès lors, « Dire que l'esthétique s'intéresse aux formes, aux mouvements, aux rythmes davantage qu'au beau, c'est poser en de tout autres termes la question de son action sur les sens et la psyché, d'une part, celle de son rapport à la psychanalyse, de l'autre (Laurence Kahn). Dans l'œuvre d'art comme dans la cure, dans la séance avec le maniement du transfert, l'attention sera accordée à la plasticité des formes et des mots, c'est-à-dire à leur capacité de déformations, de déplacement, à leur polysémie. Si la question est de savoir par quoi (quelles traces, quels indices) nous sommes affectés, l'esthétique se rapportera à la constitution de la vie psychique par l'intermédiaire de la sensorialité. »²²

Ainsi donc, qu'est-ce que serait l'éthique de la psychanalyse depuis l'esthétique ? Qu'est-ce que l'esthétique permet de questionner de ce qu'il en est de l'éthique *depuis et sur* la psychanalyse ? Autrement dit, comment faire en sorte que la psychanalyse continue d'être, avec la littérature « l'un des deux derniers lieux d'une hospitalité inconditionnelle » ?²³ Pour ouvrir cette proposition de réflexion, et dans une tension depuis l'esthétique, nous partirons tout d'abord de Freud et d'une esthétique de l'inconscient qui permet l'élaboration d'une éthique du sujet. Puis, nous poursuivrons notre questionnement avec Lacan, depuis une éthique du désir jusqu'au désir de l'analyste. Et enfin, nous proposerons avec Derrida une éthique du toucher, à partir de la déconstruction et de l'aporie comme (im)possibilité éthique.

¹⁹ TALON-HUGON Carole, *L'esthétique*, Que sais-je ? n°635, Paris, PUF, 2018, p. 7

²⁰ OURY Jean, *Création et schizophrénie*, Paris, Galilée, 1989, p. 94

²¹ TALON-HUGON Carole, *op. cit.*, p. 8

²² COBLENCÉ Françoise, DECHAUD-FERBUS Monique, *op. cit.*, p. 407

²³ MICHAUD Ginette, *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)*, Paris, Galilée, 2018

Notre démarche consiste ici à proposer une autre lecture de l'éthique de la psychanalyse, à partir de l'esthétique, afin d'en dégager des axes de réflexion, comme une invitation au voyage, en empruntant des « chemins de traverse. »²⁴ Notre propos vise à expérimenter une autre manière de questionner le rapport entre éthique et psychanalyse, depuis l'esthétique, et d'être à l'écoute de ce qu'il se passe dans cette nouvelle modalité de rencontre.

²⁴ BOURGAIN Anne, *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2009

I. Freud, d'une esthétique de l'inconscient à une éthique du sujet

1. L'inconscient, une expérience esthétique et éthique

Si le poète précède toujours l'analyste pour Freud, que penser d'un échec de la psychanalyse qui, pour lui, resterait presque sans voix face à l'art et aux différentes manifestations de l'esthétique ? Peut-être que ce positionnement précisément, dès ses premiers écrits, comme dans « Le créateur littéraire et le rêve éveillé » ou « Un souvenir d'enfance de Leonard de Vinci », a rendu possible sa théorie de l'inconscient, placé au cœur de la psychanalyse. Et l'inconscient, ça parle dans ce que nous nous proposons d'aborder comme une esthétique de l'inconscient, par exemple à travers le lapsus, ou encore le mot d'esprit (*Witz*) comme dans *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905). L'inconscient se fait expérience esthétique dans des mises en mots qui sont autant de mises en forme de ce qui se dit sans se dire. « Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux », écrit René Char. C'est Mallarmé qui invite à « céder l'initiative aux mots », à avoir « foi en la langue »²⁵, c'est-à-dire à « proférer la langue dans toute sa matérialité » pour « permettre au refoulé de resurgir ». Ainsi, la parole, tout comme la trace, ne cesse de faire retour sous différentes formes, dans une certaine esthétique du langage : camouflages, déplacements, déguisements, fragments. C'est la trace derridienne, qui se fait archive, et qui fait de la psychanalyse une science de l'archive : « Le principe même de la division interne du geste freudien, et donc du concept freudien de l'archive, c'est qu'au moment où la psychanalyse formalise les conditions du mal d'archive et de l'archive même, elle répète cela même à quoi elle résiste ou dont elle fait l'objet. Elle surenchérit. »²⁶ C'est le malentendu, le mi-dire comme « registre éventuellement esthétique » pour Lambotte. L'œuvre pour Freud dans « Moïse de Michel-Ange » va jusqu'à questionner l'œuvre de l'artiste comme manifestation de l'inconscient, pouvant dès lors être sujet à interprétation : « Mais pourquoi l'intention de l'artiste ne saurait-elle être précisée et traduite en mots comme toute autre manifestation de la vie psychique ? Peut-être cela ne se peut-il pour les chefs d'œuvre sans l'application de l'analyse. L'œuvre elle-même devra ainsi être susceptible d'une analyse si cette œuvre est l'expression, effective sur nous, des intentions et des émois de l'artiste. Mais pour deviner cette intention, il faut que je découvre d'abord le sens et le contenu de ce qui est représenté dans l'œuvre, par conséquent que je l'interprète. Une telle œuvre d'art peut donc exiger une interprétation ; ce n'est qu'après l'accomplissement de celle-

²⁵ BOURGAIN Anne, *Mallarmé ou la création au bord du gouffre*, Paris, L'Harmattan, 1986

²⁶ DERRIDA Jacques, *Mal d'archive*, in BOURGAIN Anne, *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*, op. cit.

ci que je pourrai savoir pourquoi j'ai été la proie d'une émotion si puissante. J'ai même l'espoir qu'une telle impression ne sera pas affaiblie par une analyse de ce genre. »

A cette esthétique du langage de l'inconscient répond la sculpture comme une sorte d'esthétique analytique : lors de sa conférence aux médecins dans *La technique analytique* (1904), Freud précise en quoi celle-ci consiste. Il s'agit d'enlever de la matière et du relief, de sculpter, de creuser pour faire apparaître la structure. C'est la voie du « *per via di levare* » : « Fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle », indiquait Plotin dans les *Tusculanes* ; « il enlève une partie, il gratte, il polit, il essuie jusqu'à ce qu'il dégage de belles lignes dans le marbre ; comme lui, enlève le superflu, redresse ce qui est oblique, nettoie ce qui est sombre pour le rendre brillant, ne cesse pas de sculpter ta propre statue. » En effet, pour Freud, « la méthode analytique ne cherche ni à ajouter ni à introduire un élément nouveau, mais, au contraire, à enlever, à extirper quelque chose ; pour ce faire, elle se préoccupe de la genèse des symptômes morbides et des liens de l'idée pathogène qu'elle veut supprimer. C'est en utilisant ce mode d'investigation que la thérapie analytique a si noblement accru nos connaissances. » Lydia Flem parle de « l'esthétique comme méthode » ; peut-être est-ce ce qu'illustre le rêve qui tient une place toute particulière dans l'élaboration freudienne de l'inconscient, et de la psychanalyse en général. Le rêve, considéré comme un rébus, renvoie à la littérature comme fiction, seul rapport au monde possible pour la psychanalyse. Freud, dans son commentaire de *La Gradiva* de Jensen, se présente comme un déchiffreur d'énigmes, et souhaite démontrer que les rêves ont un sens, comme la fantaisie : « (...) les poètes et les romanciers sont de précieux alliés, et leur témoignage doit être estimé très haut, car ils connaissent, entre ciel et terre, bien des choses que notre sagesse scolaire ne saurait encore rêver. » Telle l'expérience esthétique d'Hélène Cixous devant une toile de Rembrandt : « Et le jour où je me suis attablée à écrire, où je me suis installée devant *Le Bœuf écorché*²⁷ en me disant : « parlons », j'ai eu un vrai choc : bien sûr, et c'est le mystère même d'un tableau, Dieu sait que je l'avais regardé, ce tableau, mais je n'avais jamais reçu son texte ; la radiation, le coup, je les avais reçus, mais le texte non. Quand je me suis installée pour le lire, le bœuf, comme un livre, j'ai vu brusquement l'escalier que je n'avais jamais vu. »²⁸

A travers l'idée freudienne d'une psychanalyse appliquée, c'est un certain rapport esthétique à l'inconscient qui est posé, par l'intermédiaire du rêve. Et le rêve, tout comme l'œuvre d'art, a

²⁷ Peinture à l'huile de Rembrandt datant de 1655 conservée au musée du Louvre à Paris.

²⁸ CIXOUS Hélène, *Peintures : Écrits sur l'art*, Paris, Hermann Glassin, 2010

un sens et peut être interprétée à partir de son contenu et de sa forme. « Si le psychanalyste s'intéresse à l'artiste [à commencer par Freud lui-même], c'est à partir de l'œuvre et non l'inverse : on comprend l'artiste à partir de son œuvre, et non pas l'œuvre à partir de l'artiste. »²⁹ Tout comme il importe à Freud de prendre en compte l'émotion esthétique, c'est-à-dire l'effet même de l'œuvre d'art sur le sujet. Ainsi, la méthode consiste à « trouver le caché à partir du dit »³⁰, à dévoiler l'obscurité et à la comprendre dans ce qu'elle dit, dans le sens qu'elle produit. « Ce sont justement quelques-unes des plus grandioses et des plus imposantes œuvres d'art qui restent obscures à notre entendement. On les admire, on se sent dominé par elles, mais on ne saurait dire ce qu'elles représentent pour nous. Je n'ai pas assez de lecture pour savoir si cela fut déjà remarqué ; quelque esthéticien n'aurait-il pas même considéré un tel désarmement de notre intelligence comme étant une condition nécessaire des plus grands effets que puisse produire une œuvre d'art ? »³¹ Déjà dans « la création littéraire et le rêve éveillé », Freud se demande comment le « créateur littéraire (...) réussit (...) à nous émouvoir si fortement, à provoquer en nous des émotions dont quelque fois même nous ne nous serions pas crus capables. »³² Plus précisément, c'est à travers l'« *ars poetica* » que « le créateur d'art (...) nous séduit par un bénéfice de plaisir purement formel, c'est-à-dire par un bénéfice de plaisir qui nous est offert afin de permettre la libération d'une jouissance supérieure émanant de sources psychiques bien plus profondes. » Et Freud, s'il constate que « la véritable jouissance de l'œuvre littéraire provient de ce que notre âme se trouve par elle soulagée de certaines tensions », fait un pas de plus en posant la question suivante, qu'il laisse alors ouverte : « Peut-être même le fait que le créateur nous met à même de jouir désormais de nos propres fantasmes sans scrupule ni honte contribue-t-il pour une large part à ce résultat ? »³³ Or, « comment accepter d'entrer dans le *paysage de l'autre*, de se laisser *éblouir* d'une certaine façon sans se laisser enfermer dans son propre fantasme »³⁴, à commencer par celui de la psychanalyse elle-même ?

²⁹ Cours de Marie BLAISE, « L'œuvre et l'objet », Master I Psychanalyse, Université Montpellier 3 Paul Valéry, année universitaire 2022-2023

³⁰ *Op. cit.*

³¹ FREUD Sigmund, *Le Moïse de Michel-Ange et autres essais*, Paris, Seuil, 2016

³² FREUD Sigmund, « La création littéraire et le rêve éveillé », 1908, https://psychanalyse.com/pdf/La_creation_litteraire_et_le_reve_eveille.pdf, p. 4

³³ *Op. cit.*, p. 10

³⁴ Cours d'Anne BOURGAIN-WATTIAU, « Esthétique et psychanalyse : regards croisés », Master I Psychanalyse, Université Montpellier 3 Paul Valéry, année universitaire 2022-2023

2. *L'Unheimlich*, lieu de rencontre entre esthétique et psychanalyse

« Le psychanalyste ne se sent que rarement appelé à faire des recherches d'esthétique, même lorsque, sans vouloir borner l'esthétique à la doctrine du beau, on la considère comme étant la science des qualités de notre sensibilité. Il étudie d'autres couches de la vie psychique et s'intéresse peu à ces mouvements émotifs qui, inhibés quant au but, assourdis, affaiblis, dépendant de la constellation des faits qui les accompagnent, forment pour la plupart la trame de l'esthétique. Il est pourtant parfois amené à s'intéresser à un domaine particulier de l'esthétique et, généralement, c'en est alors un qui se trouve « à côté » et négligé par la littérature esthétique proprement dite. »³⁵ Et c'est ce à quoi s'exerce Freud dans son texte *L'Inquiétante étrangeté* (1919), dans lequel il décrit une expérience esthétique qui lui permettra entre autres de théoriser l'angoisse en psychanalyse, à partir d'un commentaire du conte d'Hoffmann intitulé « l'homme au sable », le premier des *Contes nocturnes*. Le choix d'Hoffmann est intéressant, dans la mesure où ce romantique allemand est à la fois musicien, peintre et écrivain, et utilise le procédé du compte rendu d'expériences personnelles dans ses récits. Dans les *Contes*, le style fantastique d'Hoffmann repose sur trois axes qui s'entrecroisent parfois : l'esthétique, l'expérience artistique, le beau ; les sciences occultes et l'exaltation amoureuse. Freud reprend le récit du conte, relève les éléments qui lui semblent importants pour les analyser. Toutefois, la fin du conte laisse le lecteur dans un sentiment d'inquiétante étrangeté, dans un doute bien loin d'une issue heureuse – comme c'est souvent le cas du conte qui met en scène l'ambivalence humaine, tel *Peter Pan* -, à travers le thème du double ou encore de la répétition du semblable. Cette émotion esthétique, c'est l'expérience tant esthétique que psychanalytique de l'angoisse, de l'irruption impromptue du familier dans l'étranger, de « ce qui n'appartient pas à la maison et pourtant y demeure »,³⁶ « ce qui aurait dû rester caché, secret, mais qui se manifeste » pour citer Schelling.

Si certains freudiens comme Pontalis érigent *l'Unheimlich* au rang d'objet principal de la psychanalyse, nous retenons ici le rôle de l'œuvre littéraire dans l'expérience esthétique qu'elle produit, et sa résonance avec l'inconscient psychanalytique. Ce n'est pas un hasard si *L'Inquiétante étrangeté*, un des textes les plus commentés de Freud, est également celui qui lui a permis d'élaborer le concept d'angoisse, à la fois concept de la psychanalyse et principe poétique en littérature, et d'illustrer la mélancolie abordée deux ans avant dans *Deuil et mélancolie* (1917). Marie-Claude Lambotte, dans sa recherche théorique et clinique du sujet

³⁵ FREUD Sigmund, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985

³⁶ PONTALIS J-B., dans l'édition du texte français dans la collection Folio Essais de 1985

mélancolique, travaille à partir de l'*Unheimlich* freudien et propose « un mode de résolution esthétique de la mélancolie »³⁷ - jusqu'à parler dans ses derniers écrits d'« une visée intentionnelle esthétique mélancolique » -, à travers la construction de ce qu'elle appelle un « objet esthétique ». Celui-ci instaure un tiers lieu dans la cure, un tiers lieu esthétique qui fonctionne comme un médiateur permettant la résolution de la crise du sujet mélancolique, dans un mouvement éthique puisqu'il remet en question, du moins éprouve-t-il la relation transférentielle spécifique du mélancolique, et par-là même la « capacité » – à défaut de trouver un terme plus juste - de l'analyste à mettre lui-même en forme – et autrement - sa fonction et son style. « Donnant un cadre à ses arrangements – l'appartement, la nature, la mise en valeur de l'objet ou bien encore du tableau -, le sujet mélancolique ne cesse de composer et de recomposer son environnement comme s'il créait des mises en scène de la réalité qui, désormais, prenaient du relief et de l'intérêt. »³⁸ En élisant un objet banal du quotidien et en faisant un « objet esthétique », autrement dit un objet qui suscite le regard et donne ainsi à la réalité une perspective, « la construction esthétique s'efforce de rendre visible ce qui, précisément, restait invisible par trop de banalité, et l'originalité procède alors par artifice, celui de la recomposition de l'environnement et de sa délimitation. »³⁹ Le sujet mélancolique fait alors figure d'esthète : « Objet banal ou bien objet de collection, l'objet esthétique dépend donc d'une composition ordonnée des éléments de l'environnement à propos de laquelle on retrouve la « constellation des faits » qui entre dans la définition de l'esthétique freudienne. »⁴⁰ Pour Marie-Claude Lambotte, le prédicat « esthétique » désigne « cette activité de configuration, d'arrangement ou de composition du monde absolument nécessaire à la perception lorsqu'elle s'applique à tracer des perspectives sur le monde. Et ces perspectives sur le monde, qui caractérisent une vision singulière, témoignent de la tension ou de la visée intentionnelle d'un sujet dès lors que celui-ci s'efforce d'exprimer le manque fondamental qui le structure. Ainsi, [c'est] cette activité de composition de l'environnement que je qualifie proprement d'esthétique. »⁴¹ Nous pourrions presque lire dans l'« objet esthétique » une métonymie de l'éthique de la psychanalyse : « (...) adopter une attitude esthétique, c'est faire en sorte de maintenir l'objet en son état d'élection et de privilège, et d'accepter ainsi la particularité d'un point de vue et d'une perspective. »⁴²

³⁷ LAMBOTTE Marie-Claude, *La mélancolie. Études cliniques*, op. cit., p. 153

³⁸ LAMBOTTE Marie-Claude, *La mélancolie. Études cliniques*, op. cit., p. 157

³⁹ Op. cit.

⁴⁰ Op. cit., p. 159

⁴¹ LAMBOTTE Marie-Claude, « Fonction du contexte dans le statut de l'objet esthétique », op. cit., p. 155

⁴² Op. cit., p. 159

Si le mot *Unheimlich* ne trouve pas son sens dans les dictionnaires – Freud dresse une liste impressionnante de définitions dans son texte, afin notamment d’en démontrer l’ambivalence - il faut chercher à comprendre l’effet qu’il produit là où il le produit : dans les textes ou dans la vie. Cette attention portée à l’effet rejoint la théorie du sublime, promue entre autres par Mallarmé, qui conçoit l’œuvre d’art – ici littéraire – dans l’effet qu’elle produit pour celui qui la reçoit. Et c’est bien l’effet produit par l’ambivalence d’un familier se faisant menaçant, qui crée la forme d’angoisse singulière que constitue l’inquiétante étrangeté. « L’individu que je suis est en état de réponse à la peinture. Je ne peins pas, mais au moment où je dis « je ne peins pas », je dis une chose qui est vraie mais je pourrais aussi la déplacer en disant que si je peins, c’est autrement. (...) Jamais devant un tableau je ne me trouve en train de disserter : devant un tableau, je réagis. Soit je n’entends rien – je fais exprès d’utiliser le mot entendre -, je reste apathique, sans passion, je suis apassionnée ; soit, au contraire, je suis profondément émue, je suis affectée et bien sûr je ne sais absolument pas pourquoi. C’est là que ma pensée commence à cheminer vers l’écriture. Devant tel tableau qui me touche, je le note, je re-marque l’émotion. (...) De quoi est faite cette émotion ? D’où vient-elle ? Où va-t-elle ? Que me dit-elle ? (...) Je suis une personne qui se prête à des rencontres avec des expériences qui sont vitales, qui sont décisives, venant d’autrui et qui bien sûr se rapportent à « moi ». A « moi », à moi que je ne connais pas, mon inconscient, ma surface réceptive. Ce qui de toute façon est le propre de l’art. On ne reçoit une œuvre, quelle qu’elle soit, que si elle nous parle une langue qui est à la fois la nôtre et pas la nôtre. C’est à la fois moi et pas moi. Même chose pour la littérature, c’est moi-pas-moi. »⁴³ Cette rencontre de l’esthétique et de la psychanalyse autour de l’*Unheimlich* constitue une sorte de rencontre éthique, dans la mesure où le sentiment d’inquiétante étrangeté révèle l’ambivalence du sujet, ce que Freud confirmera l’année suivante avec l’*Au-delà du principe de plaisir* et le dualisme pulsion de vie / pulsion de mort, et en particulier son étonnement quant à ce qui peut déterminer cette régression et cette hostilité contre la vie elle-même. « Cette sorte d’effrayant qui se rattache aux choses connues depuis longtemps et de tout temps familières », c’est l’angoisse comme surgissement d’une marge, d’un écart, d’une tension irrésolvable, d’une ambiguïté mêlée d’un désespacement face à cette béance, face au désir de l’Autre chez Lacan.

⁴³ CIXOUS Hélène, *Peintures ; écrits sur l’art*, op. cit., 2010

3. La psychanalyse, une éthique du sujet

Dans *La question de l'analyse profane*, Freud rappelle que la psychanalyse n'est pas une « vision du monde », dans le sens d'« une construction intellectuelle qui résout de façon unitaire tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse subsumante, dans laquelle par conséquent aucune question ne reste ouverte, et où tout ce qui retient notre intérêt trouve sa place déterminée. »⁴⁴ Ainsi, « si l'objet de la psychanalyse est lié à l'éthique, c'est en effet, quelle que soit sa nature profonde (...) parce que « l'inconscient » individuel, tel qu'elle le décrit depuis Freud, a en lui-même, en effet, un contenu et une portée relationnelle et normative extrême. »⁴⁵ Et « Voici l'un des principes clés de l'éthique psychanalytique : une tolérance à l'égard d'une certaine anormalité qui, avant tout, se distingue de la norme psychique en fonction des rapports énergétiques. »⁴⁶ Une « certaine anormalité » ? Par rapport à quoi ? Utiliser le privatif de normalité, c'est parler de normalité, quand bien même dans sa définition négative. Et cette approche nous semble loin de celle de Freud dès l'élaboration de l'inconscient, à partir notamment de *L'Interprétation des rêves*. « Est-ce que la frontière entre « normalité » et pathologie a une valeur quelconque dans le domaine de l'esthétique ? (...) Giacometti était « possédé », mais pas schizophrène ! »⁴⁷ Car « Pour pouvoir parler de création ou de manifestation d'émergence de l'ouvert, on ne peut absolument pas faire l'économie de certains concepts analytiques, et en particulier du concept de l'Inconscient et du Sujet de l'Inconscient. »⁴⁸

Et c'est bien ce qu'illustre Freud dans *Cinq psychanalyses*, à propos du cas du docteur Schreber : « Et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation d'un délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. »⁴⁹ Or, « Dans toutes ces expériences vécues, il s'était agi d'une notion de désir, qui avait émergé et se trouvait en contraste aigu avec les désirs habituels de l'individu, se révélait incompatible avec les exigences éthiques et esthétiques de sa personnalité. (...) L'incompatibilité de la représentation avec le moi du malade était donc le motif du refoulement ; les exigences éthiques et autres de l'individu étaient les forces

⁴⁴ FREUD Sigmund, *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1998

⁴⁵ WORMS Frédéric, « Ce que l'éthique apprend de la psychanalyse », in *op. cit.*, p. 22

⁴⁶ PORTE Jean-Michel, « Éthique et psychanalyse », *op. cit.*, p. 7

⁴⁷ OURY Jean, *Création et schizophrénie*, *op. cit.*, p. 16

⁴⁸ *Op. cit.*, p. 98

⁴⁹ FREUD Sigmund, *Cinq psychanalyses*, Paris, Payot, 2017, p. 315

refoulantes. » Ainsi, selon Freud, « mettre en évidence les contenus de notre psychisme qui sont incompatibles avec l'éthique (par exemple, le désir de meurtre) ne revient pas le moins du monde à les approuver, pas plus qu'à contester les normes qui sont la condition même de la vie humaine, dans ce qu'elles ont de plus intime. »⁵⁰ C'est bien le propos d'*Au-delà du principe de plaisir*, c'est-à-dire d'une pulsion de mort qui soit non seulement source de souffrance, mais également source de plaisir. Lacan poursuit cette approche, en affirmant que la psychanalyse n'est pas un « service des biens. »⁵¹ L'éthique du sujet implique une forme de subversion que revêt la psychanalyse, tant dans la conceptualisation de ses notions que dans son cadre clinique. « La psychanalyse découvre que sous le « bien » se cache souvent un mal, et un mal d'autant plus puissant qu'il prend justement le visage de ce qui est fait pour le bien de l'autre. »⁵² La pulsion de mort est inséparable de la question éthique et de la question esthétique, notamment à travers la création et la sublimation. C'est le propos de Maurice Blanchot dans *La Part du feu* et le dernier chapitre intitulé « La littérature ou le droit à la mort », ou encore dans *L'Arrêt de mort* un an après, lorsqu'il se pose la question de savoir quel est le processus qui fait que l'on peut écrire ?

« Tout processus de création est une mise en question de la pulsion de mort »⁵³, affirme Jean Oury. Lacan dira dans les *Écrits* que « le désir est porté par la mort ». « Tout dire : *la vie la mort*. Freud comme Derrida ont tenté d'entamer cet impensé de la cruauté : l'homme ne devient homme (ou philosophe, ou psychanalyste) qu'à regarder le négatif en face et séjourner auprès de lui, qu'à oser assumer son histoire, son désir. »⁵⁴ Et depuis Freud, « Que la mort appartienne au plaisir, voilà qui est probablement scandaleux. (...) Ce sont là des questions impossibles, questions de l'impossible, des questions incontournables pour la psychanalyse : peut-on se voir mourir ? »⁵⁵ « *Wo es war, soll Ich werden* » : « si l'on en juge par cette ascèse que comporte la formule freudienne » pour René Major, « l'analyse substitue un impératif encore plus catégorique (...) : que le Je du plus « authentique » sujet doive advenir là où régnaient les pulsions. Si la méthode analytique implique ce devoir, cette responsabilité, elle est indissociable d'une question éthique, d'un questionnement éthique qui met en cause pour le sujet le rapport de l'action au désir qui l'habite et au sens caché que cette action recèle. C'est sans doute ce qui

⁵⁰ WORMS Frédéric, « Ce que l'éthique apprend de la psychanalyse », in *op. cit.*

⁵¹ LACAN Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, Séminaire Livre VII, Paris, Seuil, 1985, p. 367

⁵² CAUSSE Jean-Daniel, « Le concept de création *ex nihilo* et ses enjeux cliniques », *Les Médiations thérapeutiques par l'art*, 2014, p. 191

⁵³ OURY Jean, *op. cit.*, p. 74

⁵⁴ Cours d'Anne BOURGAIN-WATTIAU, *op. cit.*, p. 36

⁵⁵ *Op. cit.*, p. 41

fait dire à Lacan que « le statut de l'inconscient est éthique » puisque, « dès lors que nous en fondons l'hypothèse, nous avons à en répondre. »⁵⁶

II. Lacan, d'une éthique du désir au désir d'éthique de l'analyste

1. La « praxis » analytique, une esthétique du désir du sujet

Pour Lacan, « L'analyse a toujours eu, et garde pour objet la découverte d'un désir. »⁵⁷ Ceci posé, « Si nous méconnaissions qu'il s'agit dans notre technique d'un maniement, d'une interférence, voire, à la limite, d'une rectification du désir, mais qui laisse entièrement ouverte et en suspens la notion du désir et nécessite sa perpétuelle remise en question, nous ne pouvons que nous égarer dans le réseau infini du signifiant, ou alors retomber dans les voies les plus ordinaires de la psychologie traditionnelle. »⁵⁸ Or, si le séminaire VII de Lacan a pour titre *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-60), il s'agit d'abord et avant tout de la question du désir et de son émergence au cours de la cure analytique dont le principe frôle l'injonction : « ne pas céder sur son désir. » Dès lors, « En élaborant une nouvelle position éthique reposant sur « l'assomption du désir », Lacan se retrouve en rupture avec l'éthique freudienne [et] lui substitue une éthique somme toute paradoxale, le sujet analysé se voyant contraint d'accepter de s'abolir devant la loi de l'Autre. »⁵⁹ L'émergence du désir du sujet chez Lacan résonnerait avec l'expérience de la vérité constitutive de l'éthique chez Freud : « qu'est-ce que nous cherchons dans l'analyse sinon une vérité libératrice ? » demande Lacan. « La vérité attendue appelle une *expérience de la vérité* ; mais c'est aussi la *vérité d'une expérience* dont les effets sur le sujet ne se laissent jamais réduire à l'effet positif d'une *expérience de la vérité* ou plutôt d'une vérité. »⁶⁰

Et cette approche expérientielle se fait esthétique du désir du sujet, que transcrivent par exemple les mises en forme conceptuelles et topologiques propres à Lacan, comme le graphe du désir ou la bande de Moebius. La praxis analytique se fait elle-même esthétique, à la fois dans l'émergence du désir du sujet et dans l'élaboration théorique de cette notion. Ce qui fait dire à Jean Oury que « Dans la praxis, on pourrait parler de désir sublimatoire » dans le sens pathique d'une « *teknè* », celle de l'analyse. »⁶¹ C'est l'importance « de préserver la place du désir dans la direction de la cure » (*Écrits*) qui conduit Lacan à « conjoindre l'inextricable du sujet à

⁵⁶ MAJOR René, *Au commencement. La vie la mort*, Paris, Galilée, 1999, p. 108

⁵⁷ LACAN Jacques, *L'angoisse*, Séminaire Livre X, Paris, Seuil, 2006, p. 323

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 236

⁵⁹ PORTE Jean-Michel, « Éthique et psychanalyse », *op. cit.*, p. 12-13

⁶⁰ GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 26

⁶¹ OURY Jean, *op. cit.*, p. 76

l'inextricable du désir. » Ainsi, « l'analyse sans fin, l'analyse infinie, s'achève comme la vie de Freud sur « le mot Rien »⁶², ce même mot que l'on retrouve chez Lacan dans le concept de « création *ex nihilo* », la création à partir de rien. Que veut dire le mot « création » ? Pour Jean Oury, il y a l'idée de « croître », mais aussi de « créer », de « produire » : « L'idée de création est consubstantielle à notre pensée. » Lui qui parle de « L'Éthique dans la psychanalyse de Lacan », reprend le concept de sublimation, inséparable dans sa pensée de la notion de création, pour mettre en exergue ce qu'il considère comme étant « le terme fondamental de Hegel », à savoir « l'*aufheben* » : surmonter quelque chose tout en gardant ce qu'on a surmonté, ce que certains traduisent par « assumer ». Le « passage » de la terre à la poterie, c'est un processus d'*Aufhebung*. Ce processus d'*Aufhebung* est au centre de la notion de sublimation. »⁶³ Pour Marie-Claude Lambotte, « La production esthétique, comme objet inséparable de son auteur, ne témoignerait que du premier moment du travail de l'artiste, celui qui consiste à se confronter au matériau brut de son intention sans pouvoir encore déterminer un choix parmi toutes les possibilités sensibles et mentales de formes qui se font et se défont avant de se stabiliser en une singularité. »⁶⁴

En effet, « la création réside dans la capacité subjective de faire apparaître quelque chose, non pas à partir de ce qui est, mais en fonction de ce qui n'est pas, de ce qui est « rien ». (...) L'acte de création, au sens où Lacan l'entend, consiste en ceci que la création n'est pas une *reproduction* ; elle est une production. Elle est la marque d'un singulier, de ce qui n'existe pas deux fois de la même façon et qui fait donc l'œuvre d'un seul. »⁶⁵ N'est-ce pas là une allégorie de la cure analytique, et du travail d'émergence du désir de l'analysant, soutenu par le désir de l'analyste ? « L'art pensé comme création *ex nihilo* soustrait le sujet à un système de causalité – de ce qui était vient ce qui sera – pour ouvrir des capacités d'invention, de création, susceptible de renouveler ce qui détermine. En ce sens, l'art est une pensée de l'anti-destin »⁶⁶, tout comme l'est la psychanalyse.

⁶² GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 135

⁶³ OURY Jean, *op. cit.*, p. 68

⁶⁴ LAMBOTTE Marie-Claude, « A propos d'esthétique », *Psychologie clinique*, 2012/2, n°34, page 2

⁶⁵ CAUSSE Jean-Daniel, « Le concept de création *ex nihilo* et ses enjeux cliniques », *Les Médiations thérapeutiques par l'art*, 2014, p. 190

⁶⁶ *Op. cit.*, p. 194

2. Le désir de l'analyste comme désir d'éthique de la psychanalyse

Ainsi, l'éthique de la psychanalyse du séminaire VII de Lacan se présente comme une éthique du désir : « une révision éthique » devient alors possible, dont la maxime est « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? »⁶⁷ Or, « une éthique du désir est-elle cependant possible ? Une telle éthique n'a de sens que dans la force d'affirmation et de « résistance » du désir. (...) Il reste lié à la pulsion dont il est le rejeton. De ce point de vue, cette éthique du désir se distingue de moins en moins d'une éthique de la jouissance, voire de « sa » jouissance. »⁶⁸ Peut-être que c'est à partir de cette posture – dans une sorte de réponse avec le désir posé comme éthique, du sujet et *de* la psychanalyse – que « Lacan a plus que Freud accentué de multiples façons l'élément d'action – acte inconscient, acte de parole – inhérent à ce qu'il appelait lui-même la « praxis » analytique. (...) Il s'agit de « pénétrer le problème de notre propre action, qui est l'essence, le fondement même de toute réflexion éthique. » L'éthique est d'abord une « question, dans la simple mesure, mais c'est essentiel, où elle pose aux analystes la question du rapport de leur désir à l'action qu'ils exercent. »⁶⁹ Dès lors, « L'éthique psychanalytique concerne une pratique exercée par un psychanalyste. »⁷⁰ Et pour Lacan, « S'il y a une éthique de la psychanalyse – la question se pose – c'est pour autant qu'en quelque façon, si peu que ce soit, l'analyse apporte quelque chose qui se pose comme *mesure* de notre action – ou simplement le prétend. »⁷¹ « Mesure », au sens de « la relation plus ou moins adéquate d'un analyste à la psychanalyse. »⁷² Qu'entend-on par « adéquate » ? Et par rapport à quoi ? La psychanalyse attend de l'analyste qu'il soit analysé, « c'est là l'argument pourrait-on dire castrateur de sa formation. Elle requiert aussi qu'il ose être psychanalyste, qu'il en soutienne le désir – au-delà de l'effroi. Entre les deux, entre désir et castration, apparaît ce terme de mesure où chacun peut entendre à la fois ses limites, ses références mais aussi son élan, sa dimension, sa singularité. »⁷³

La « mesure » lacanienne ou la singularité ne serait-elle pas un style, à savoir celui de l'analyste ? D'une esthétique de l'analyste qui s'exprimerait et s'éprouverait d'abord par le style avec lequel il travaille à être destitué par l'analysant ? « Le style, ce serait ce qui est en question dans la fabrication même : la façon de faire. (...) Il y a une sorte d'homéomorphie

⁶⁷ GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 34

⁶⁸ *Op. cit.*, p. 133

⁶⁹ *Op. cit.*, p. 25

⁷⁰ PORTE Jean-Michel, « Éthique et psychanalyse », *op. cit.*, p. 13

⁷¹ LACAN Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*

⁷² GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 34

⁷³ *Op. cit.*

entre ce qui est créé et la personnalité de celui qui crée. Le style, c'est en même temps le style de la personnalité. »⁷⁴ Et l'expérience à la fois esthétique et analytique du style de l'analyste, dans la relation transférentielle, créerait les conditions d'émergence non seulement du désir de l'analysant, mais de son style, ou de son désir comme style singulier d'existence dans le monde. « Nous nous trouvons ainsi, avec l'art contemporain [et peut-être avec la psychanalyse ?], à la limite de l'esthétique et de l'éthique, limite qui exige du regardant [de l'analyste ? de l'analysant ? des deux ?] de participer à ce qu'il voit en entrant lui-même dans un travail husserlien de suspension du jugement qui redonne au sens tous ses potentialités, autrement dit le rend à son équivocité. »⁷⁵ Si le psychanalyste est un « sujet supposé savoir » pour Lacan, il l'est pour l'analysant et ce dans la relation transférentielle. C'est ce à quoi nous renvoie René Major lorsqu'il nous rappelle que pour Freud, « l'analyste ne doit pas oublier que c'est la situation analytique qui provoque l'amour de transfert dont se nourrit la résistance à l'analyse mais que c'est aussi la reconnaissance de « la névrose de transfert » qui spécifie la méthode proprement analytique. » En effet, « le désir de l'analyste, quelles que soient ses implications dans la situation, est de ne pas entraver la poursuite de l'analyse. (...) « La voie où doit s'engager l'analyste, nous dit-il, ne comporte pas d'analogue dans la vie réelle. » Il doit à la fois se garder de ne pas reconnaître cet amour et se garder d'y répondre. Il répond donc à cet amour sans y répondre. Et c'est de la réponse de non-réponse de l'analyste que l'analyse tient son rapport à la vérité. »⁷⁶ Ainsi, pour Lacan, « Ce ne serait pas si mal si l'analyse nous permettait d'apercevoir à quoi tient l'impossibilité, c'est-à-dire ce qui fait obstacle au cernage, au serrage de ce qui, seul, pourrait peut-être en dernier terme introduire une mutation, à savoir le réel nu, pas de vérité. »⁷⁷ Or, « Chaque analyste peut être tenté de faire valoir le désir singulier qui serait l'ultime raison de son éthique, comme sa mesure. Mais, comme le laisse dire la langue, la mesure de chacun le confronte à son rapport à la castration, et se mesurer à la mesure infinie du désir peut conduire à préférer la dé-mesure du désir à l'expérience de sa propre mesure. »⁷⁸

De même, si le désir de l'analyste est « désir de différence absolue » dans le séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), l'éthique dans la psychanalyse serait une éthique « hors-morale » et « paradoxalement, (...) hors éthique », c'est-à-dire « hors

⁷⁴ OURY Jean, *op. cit.*, p. 18

⁷⁵ *Op. cit.*, p. 4

⁷⁶ MAJOR René, *Au commencement – La vie la mort*, *op. cit.*, p. 115

⁷⁷ LACAN Jacques, *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire Livre XVII, Paris, Seuil, 1998, p. 202

⁷⁸ GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 36

de valeurs, quitte à ce que le désir devienne la valeur suprême ou la mesure de toute valeur. »⁷⁹
« L'éthique intervient-elle dans l'exercice de la psychanalyse ? On souhaite que les analystes en aient une, mais il faut se demander si celle dont ils peuvent se réclamer doit n'être que psychanalytique. »⁸⁰ Autrement dit, que dit ce désir d'éthique de la psychanalyse, et peut-être plus précisément ce désir d'éthique (psychanalytique) de l'analyste ? « La disqualification des exigences techniques de la pratique, le défaut d'appréciation des éléments en jeu dans une cure, la négation ou la dépréciation des éléments complexes et inconscients du transfert, la dévalorisation ou l'absence dans certains courants analytiques d'une réflexion sur les temps et les conditions de l'interprétation risquent de ne plus laisser de place qu'à l'éthique et au désir – supposé éthique – de l'analyste. Il n'y aurait alors ni erreur, ni incompetence, il n'y aurait plus cette résistance de l'analyste qui le réinterroge sur les conditions de sa formation, et les chemins de ses transferts, mais une faute éthique. C'en serait fini de la psychanalyse. »⁸¹

Quels sont alors les « motifs éthiques et techniques [qui] empêchent l'analyste de céder » dit Freud, et « de ne pas céder sur son désir » précise Lacan, sans faire pour autant résistance à l'analyse ? « Il y a deux types de tension que soutient la psychanalyse. Une tension interne à l'expérience analytique où la résistance à l'inconscient est tout autant du côté de l'analyste que du côté de l'analysant. Ce qui fait, autrement dit, qu'il y a du non-analyste chez l'analyste comme il y a de l'analyste chez le non-analyste. C'est ce qui rend l'analyse possible. Une autre tension est tout autant soutenue par la psychanalyse, celle-là par rapport à son extériorité, au champ de son extension où elle rencontre tout autant de résistances. »⁸² D'où la nécessité tant clinique que théorique de sortir la problématique de – hors de, depuis - la psychanalyse pour la transférer vers – à partir – de l'esthétique. Ainsi, il ne s'agit plus « d'une éthique particulière, mais de la présence spécifique de l'éthique dans la psychanalyse. Une telle éthique – dans (et de) la psychanalyse comme dans tout autre champ pratique – met aussi en relation ce domaine avec d'autres valeurs. »⁸³ Ou avec d'autres concepts, comme nous y invite René Major dans un chapitre intitulé « Fin ou commencement de l'éthique ? » : « Les simples concepts de singularité ou d'altérité sont constitutifs des concepts de devoirs et de responsabilité ». ⁸⁴

⁷⁹ *Op. cit.*, p. 124

⁸⁰ *Op. cit.*, p. 135

⁸¹ *Op. cit.*, p. 136

⁸² MAJOR René, *Au commencement. La vie la mort*, *op. cit.*, p. 117

⁸³ *Op. cit.*, p. 138

⁸⁴ MAJOR René, *op. cit.*, p. 107

3. Le transfert en psychanalyse, une « esthétique » du désir

Selon Claire Marin, « nous sommes dans l'entre-deux, des êtres toujours en mouvement, comme le pensait Montaigne, même quand ce mouvement est discret, invisible, caché dans les profondeurs des cœurs, dans les replis de la pensée. »⁸⁵ Et « Si la psychanalyse « relève » de l'éthique, ce n'est pas seulement par son objet qui implique les relations entre les hommes, mais par sa pratique qui consiste dans une relation, bien spécifique, entre des hommes. (...) En quoi les relations entre les hommes en appellent-elles, de l'intérieur, à être ainsi reprises ou rejouées sur la « scène » de la relation analytique ? »⁸⁶ Autrement dit, quelle est cette affaire que nous appelons transfert en psychanalyse, dans la mesure où celle-ci « dévoile et suppose une dimension des relations humaines qui pourrait bien être à la source de « l'éthique » elle-même, et non pas seulement des normes éthiques de la psychanalyse, ou de la relation psychanalytique en tant que telle » ?⁸⁷ Ne serait-ce pas d'une certaine façon ce dont il s'agit lorsque Lacan dit qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » ? Et l'impertinence lacanienne ne serait-elle pas celle « dont parle Lydia Flem, cette liberté que chacun peut s'accorder, [qui] tient dans ce décalage volontaire : ne pas correspondre exactement aux attentes, prendre les chemins de traverse, refuser l'héritage. »⁸⁸ Si depuis Freud, le transfert, c'est de l'amour ; et que l'amour avec Lacan, c'est « donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas », quoi de plus esthétique que le transfert en psychanalyse, comme lieu du « dénouement, de la déliaison, de l'affranchissement de tous ces transferts comme autant d'énigmes enchevêtrées »⁸⁹ ? « Or la découverte du transfert et de l'inconscient, la découverte que l'objet du transfert est à la fois le destinataire apparent et le non-destinataire de la demande qui lui est adressée, et que les implications de son désir font partie de ce champ transférentiel, ont introduit dans la clinique *un changement de paradigme* dont on n'a pas encore pris toute la mesure. Nombre d'observations d'analystes nous ramènent constamment en deçà de ce changement radical. »⁹⁰

C'est ce qu'expérimente, il nous semble, Marie-Claude Lambotte dans le champ de la mélancolie : elle remet en question la notion de transfert négatif, dans la mesure où le terme minimise « l'importance et la singularité de la dynamique propre à l'instauration de la relation analytique »⁹¹ avec le sujet mélancolique. Celui-ci « ne peut qu'agir directement dans la cure

⁸⁵ MARIN Claire, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2022., p. 9-10

⁸⁶ WORMS Frédéric, « Ce que l'éthique apprend de la psychanalyse », in *op. cit.*, p. 23

⁸⁷ *Op. cit.*, p. 25

⁸⁸ MARIN Claire, *op. cit.*, p. 149

⁸⁹ MAJOR René, *op. cit.*, p. 87

⁹⁰ *Op. cit.*, p. 80

⁹¹ LAMBOTTE Marie-Claude, *La mélancolie. Études cliniques*, *op. cit.*, p. 102

en reproduisant cet acte d'assimilation de l'autre (...) nécessaire à sa survie, et ceci dans les mêmes conditions qui ont présidé à son identification primaire au rien de la trace de l'autre disparu. »⁹² Dès lors, le style de l'analyste offre les conditions d'un style esthétique de la résolution mélancolique ; style au sens de « ce qui fait notre réalité singulière, ce qui permet de voir et d'occuper l'espace d'une certaine manière. »⁹³ Le transfert se fait alors « esthétique de la réception » (Jauss). Et l'écart éthique est bien là, de ce que penser la relation transférentielle à partir de l'esthétique l'affranchit d'une conception et d'une pratique inapte à la singularité et à la créativité d'une écoute à chaque fois nouvelle, et surtout à renouveler. « La modalité particulière du transfert chez le sujet mélancolique qui implique que l'analyste doit, de toute évidence, penser comme le patient, nous renseignerait peut-être sur la nature du plaisir esthétique qui ne peut manquer de concerner l'autre, à partir du moment où le contexte et l'objet s'acheminent vers l'œuvre. »⁹⁴ De ce point de vue, qu'est-ce que le transfert en psychanalyse sinon une « esthétique » du désir ? Nous retrouvons ici le concept de création *ex nihilo* de Lacan, dans la mesure où pour Lacoue-Labarthe, « ce que construit Lacan n'est rien d'autre que ce que vous me permettez d'appeler une *esthétique* – avec deux *h*. Laquelle, donc, pour être aussi une éthique, veut arracher l'esthétique à l'esthétique, comme pratiquement toutes les philosophies de l'art de notre temps. C'est-à-dire arracher l'esthétique à ce qui la constitue comme telle depuis Platon, à savoir comme mimétologie. »⁹⁵ Autrement dit, « toute création authentique est création à partir de rien et (...) c'est cela dont il est question en psychanalyse. »⁹⁶ Dans le rapport au vide, au trou qu'implique la création à partir de rien, cela « signifie d'abord que l'Autre n'est pas tout, qu'il y a un vide en l'Autre. »

Jean-Daniel Causse évoque la doctrine du Tsimtsoum dans la tradition hébraïque du rabbin Louria de la fin XVI^{ème} siècle, « théorie selon laquelle Dieu a créé en lui-même un *point de vide* ; il s'est retiré en lui-même afin de dégager un espace pour ce qui n'est pas lui, un espace pour ce qui lui est extérieur. (...) Il témoigne d'un divin qui crée par le geste d'un retrait de lui-même, un exil en lui-même, ce que Jean-Luc Nancy appelle un « absentéisme ». Il n'y a de création qu'en prenant appui sur un point de vide, ou de retrait, en l'Autre. » C'est là, dans ce point de vide, dans ce retrait qui n'est pas une absence mais « une absence *habitée*, (...) une trace, une empreinte, ou un reste [une « *restance* » dirait Derrida], qui fait du vide autre chose

⁹² *Op. cit.*

⁹³ LAMBOTTE Marie-Claude, « A propos d'esthétique », *op. cit.*, page 7

⁹⁴ LAMBOTTE Marie-Claude, « Fonction du contexte dans le statut de l'objet esthétique », *op. cit.*, p. 162

⁹⁵ LACOUÉ-LABARTHE Philippe, « De l'éthique : à propos d'Antigone », *op. cit.*, p. 31

⁹⁶ CAUSSE Jean-Daniel, *op. cit.*, p. 179

qu'un retrait qui ne laisserait rien en se retirant, qui retirerait tout. (...) Une présence *in abstentia* », ⁹⁷ là même où se situe l'analyste dans sa posture, dans sa fonction et dans le transfert, et ce pour qu'il y ait analyse. Il s'agit en permanence de créer ce vide pour créer les conditions du transfert, pour qu'il s'établisse comme lieu d'émergence du désir du sujet comme lieu de création du sujet lui-même. Être ce point de vide, c'est rendre possible le vide constitué dans le lieu de l'Autre. Jean-Daniel Causse prolonge la théorie du Tsimtsoum avec Levinas dans *Totalité et infini* : « Dans la création *ex nihilo*, l'infini se produit en laissant une place à l'être séparé. Il renonce à l'envahissement par la totalité et se retire de l'étendue ontologique. L'idée de création *ex nihilo*, qui reconnaît la séparation de l'être créé, permet d'affirmer l'ordre du désir. (...) Une créature séparée rompt le système. Elle pose un être en dehors du système. » Ne serait-ce pas là le lieu singulier de l'éthique dans son rapport avec la psychanalyse, de rester en dehors du système pour le questionner non pas dans une réflexion mimétique d'une reproduction du même de la pensée analytique, mais bien davantage dans une séparation, dans une coupure, dans ce point du vide ? Si pour Lacan, « seule une pensée créationniste est compatible avec une perspective analytique », la création est « absence de *rien*. Elle est une absence qui suppose qu'on reconfigure entièrement les concepts d'absence et de présence, parce que cette absence-là – si on veut conserver le terme – est tout aussi bien une *présence*. » ⁹⁸ Un spectre, dirait Derrida.

III. Derrida, une éthique du toucher

1. La déconstruction, une éthique de la psychanalyse ?

« Qui a peur de la déconstruction ? » Si l'intitulé de ce colloque qui eut lieu en janvier dernier, à l'initiative de l'École Normale Supérieure – Ulm et de l'Université Panthéon-Sorbonne, s'est voulu provocateur, il n'en reste pas moins symptomatique. Encore aujourd'hui nous en sommes à démystifier un des concepts centraux de la pensée derridienne, objet de récupération et de manipulation de tous bords, parfois au travers d'interprétations qui prêteraient à rire si elles ne se transformaient pas en armes idéologiques. Repartons donc du texte de Derrida et de la déconstruction telle qu'il l'a définie, c'est-à-dire comme procédé méthodologique de questionnement et de réflexion, ayant pour but de « déstabiliser la fonction du sens ou de la vérité de l'être. » ⁹⁹ Déconstruire, c'est mener la critique avec tact, c'est une certaine façon d'interroger les concepts et les structures, c'est penser à partir de. Dans *Psyché*, Derrida insiste :

⁹⁷ *Op. cit.*, p. 183

⁹⁸ *Op. cit.*, p. 186

⁹⁹ MAJOR René, *op. cit.*, p. 121

« la déconstruction est inventive ou elle n'est pas ». Et si Derrida pose côte à côte déconstruction et psychanalyse dans *Résistances de la psychanalyse*, c'est non pas en concurrence, qui ramènerait la déconstruction à une autre manière de faire de la psychanalyse, mais en résonance, afin de dé-penser les concepts psychanalytiques pour les re-construire ou en construire de nouveaux. « La *déconstruction* derridienne ne refoule en aucune manière l'héritage freudien. Elle le prolonge dans une nécessité hyperanalytique en mettant en question le désir ou le fantasme de rejoindre l'originaire, l'irréductible, l'indivisible. »¹⁰⁰ Et Derrida précise bien dans *Résistances de la psychanalyse* : « Ce qu'on appelle « la déconstruction » obéit indéniablement à une exigence analytique, à la fois critique et analytique. (...) La question de la divisibilité est l'un des plus puissants instruments de formalisation pour ce qu'on appelle « la déconstruction ». Si par hypothèse absurde, il y avait une et une seule déconstruction, une seule *thèse* de « la déconstruction », elle poserait la divisibilité : la différence comme divisibilité. »

Ceci considéré, comment faire œuvre de déconstruction quant à l'éthique de la psychanalyse depuis l'esthétique ? Il nous semble que Derrida en a proposé quelques démonstrations, par exemple avec les concepts psychanalytiques de résistance ou de cruauté ; nous retiendrons ici ce qu'en retranscrit Ginette Michaud sur l'opération déconstructive – presque poétique – pour ce qui est du secret : « il y a dans le secret un 'il est impossible de dire' qui ne relève pas de l'aveu de la confession, et qui ne peut être levé alors même qu'il est dévoilé, rompu ou exhibé. »¹⁰¹ Le secret pourrait être lu comme métonymie de l'éthique de la psychanalyse : « comment en parler sans l'arracher à sa nuit propre et privée, comment s'en approcher et y toucher même, tout en le gardant intact ? »¹⁰² Comme si un secret impliquait d'être révélé, ramenant la psychanalyse à un exercice de confession. « Il y aurait du secret qui ne se dirait pas, c'est-à-dire qui existerait en dehors 'du dire', de la parole, de la voix, du discours, de la phrase, du mot, le pouvoir ou l'art de parler', un secret qui, avant d'assumer ou de présumer, comme le veut le sens commun, qu'il est 'quelque chose qui ne se dit pas mais pourrait se dire', ne serait pas affecté ou d'avance compris par cette conception du langage qui cherche toujours à l'arracher à sa nuit. »¹⁰³ Et que se passe-t-il lorsqu'il n'est pas dit ? Le « secret freudien ou (post) psychanalytique » devient alors « marqué par le 'refoulement' », véritable « perturbation

¹⁰⁰ MAJOR René, « Derrida, lecteur de Freud et de Lacan », *Études françaises*, 30 (1-2), Montréal, Les Presses de L'Université de Montréal, 2002, p. 174

¹⁰¹ MICHAUD Ginette, *op. cit.*, p. 10

¹⁰² *Op. cit.*, p. 11

¹⁰³ *Op. cit.*, p.17

sémantique » selon Derrida qui fait qu'« on ne parle plus de la même 'chose', du même X, quand on dit secret avant et après la psychanalyse. » Ainsi, déconstruire la notion de secret revient à penser l'éthique en désistance à l'image du « sujet en désistance [qui] se démarque du nom propre qui le marque – qui marque aussi bien « sa » pensée que « ses » fantasmes inconscients – pour les laisser se re-marquer autrement, dans un écart qui n'en perd pas pour autant la trace. »¹⁰⁴ Et pour cela, osons « tympaniser » la psychanalyse, dans la même perspective avec laquelle Derrida l'applique à la philosophie, dans *Tympan* : « la philosophie [dans notre propos, la psychanalyse] a la structure d'un tympan : il faut la crever pour l'empêcher de prêter ses catégories au logos de l'autre. Quand la philosophie [la psychanalyse] entre en rapport avec le non-philosophique [le non-psychanalytique], elle le fait dans sa propre langue. Elle constitue son propre dehors, prêtant à l'autre les catégories avec lesquelles elle l'entend. Toutes les percussions, même les plus hétérogènes affectent son propre tympan qui résonnera en elle d'une façon familière, déjà codée, comme si elle s'était appropriée à l'avance toute extériorité, toute altérité. Pour se dégager de cette logique, il faut *tympaniser* la philosophie [la psychanalyse]. »

La déconstruction selon Derrida, c'est « plus d'une langue » comme pratique créatrice. « Une langue n'est jamais seule, mais encore présente les raisons de cette pluralité et, *a contrario*, les conditions de son oubli ou de son occultation. (...) Elle est le produit retentissant de plusieurs langues. »¹⁰⁵ Plus encore : pour Deleuze, « le multilinguisme n'est pas seulement la possession de plusieurs systèmes dont chacun serait homogène en lui-même ; c'est d'abord la ligne de fuite ou de variation qui affecte chaque système en l'empêchant d'être homogène. »¹⁰⁶ Dès lors, et c'est bien de cela dont il s'agit pour la psychanalyse – que ce soit dans sa pratique comme dans sa recherche théorique – « nous devons être bilingue même en une seule langue, nous devons avoir une langue mineure à l'intérieur de notre langue, nous devons faire de notre propre langue un usage mineur. »¹⁰⁷ Ainsi, de l'hétéroglossie à l'hétéronymie, il n'y a qu'un pas, *Le Chevalier de Pas* chez Pessoa, et les hétéronymes qu'il a créés en jouant avec plusieurs langues : « avec l'hétéronymie, la pluralité des sujets [créés par le poète] va notamment permettre d'exprimer de nombreuses tendances pulsionnelles et de désigner « le contradictoire comme une thérapeutique libératrice », selon l'expression de Pessoa. N'est-ce pas là une formule

¹⁰⁴ *Op. cit.*, p. 165

¹⁰⁵ QUILLIER Patrick, « Plus d'une langue », <http://www.lampe-tempete.fr/quillierPessoa2.htm>

¹⁰⁶ *Op. cit.*

¹⁰⁷ *Op. cit.*

essentielle, qui nomme un aspect majeur du travail analytique ? Juxtaposer les contradictions, en leur reconnaissant le pouvoir d'exprimer les différentes forces psychiques, accomplirait un travail de liaison dans la cure. »¹⁰⁸ A travers tous ces personnages, c'est le poète qui se compose un espace et un lieu en tant que « sujet intervallaire », « je-entre » les langues, dans une « multiplicité de *devenir-autre*. »¹⁰⁹ Ce statut de « sujet intervallaire » assumé par Pessoa « se présente comme « l'intervalle entre ce que je suis et ce que je ne suis pas, entre ce que je rêve et ce que la vie a fait de moi... », ou comme l'intervalle « entre ce que je sens et ce que je suis »¹¹⁰, entre l'être et la pensée. L'aménagement de cet intervalle par l'écriture, cette « stratégie de l'écart »¹¹¹ qui constitue en soi une position éthique, va d'une certaine façon jusqu'à l'« intranquillité » chez Pessoa, mouvement permanent pour refaire, non pas répéter le même, mais recommencer encore : « L'autre nom du métissage impliqué par « plus d'une langue » serait donc pour Pessoa : intranquillité, celle qui n'a de cesse de parcourir l'interlude pour accomplir la tâche toujours à recommencer. »¹¹² L'intranquillité poétique comme la trace de l'impossibilité d'une réponse. Et la déconstruction permet cette « possibilité de l'impossible », ce « glissement d'un territoire à l'autre, qui est aussi changement de perspective, une 'déterritorialisation' selon le néologisme de Gilles Deleuze. »¹¹³ Et « L'impossibilité comme telle est la tâche que partagent la déconstruction et la psychanalyse. »¹¹⁴

2. Entre aporie et éthique de l'impossible : l'« indécidable »

« Il y va d'un certain pas » : dans *Aporie* de Derrida, il s'agit de dépasser l'alternative, et de porter l'exigence de ne pas renoncer à l'un de l'autre. L'aporie, c'est faire ce pas, c'est faire le grand écart, c'est la figure du passage. « Être 'entre' plutôt qu'être 'dans', ne pas s'installer mais toujours changer de place, (...), n'être jamais à sa place. »¹¹⁵ A travers l'aporie comme posture, c'est se poser la question d'« une éthique impossible de la psychanalyse : la psychanalyse peut-elle répondre par une éthique *aux* maux et *aux* failles dont elle répond d'une autre façon par sa pratique et par les théories des psychanalystes ? »¹¹⁶ L'éthique serait alors cet impossible de ce qu'il reste à entendre. Plus encore, et en rapport avec l'idée de « mesure » lacanienne, « ce qu'introduit la psychanalyse c'est, dès lors, *la mesure de l'impossible*, de

¹⁰⁸ LE POULICHET Sylvie, *L'art du danger – de la détresse à la création*, Paris, Economica, 1996, p. 102

¹⁰⁹ *Op. cit.*, p. 78

¹¹⁰ *Op. cit.*, p. 83

¹¹¹ BOURGAIN Anne, *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*, *op. cit.*

¹¹² Cours d'Anne BOURGAIN-WATTIAU, *op. cit.*

¹¹³ MARIN Claire, *op. cit.*, p. 87

¹¹⁴ MAJOR René, *op. cit.*, p. 34

¹¹⁵ BERTRAND Romain, cité par MARIN Claire, *op. cit.*, p. 98

¹¹⁶ GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 29

l'aussi impossible que possible. D'où tous les paradoxes et toutes les apories qui jalonnent la question de l'éthique pour la psychanalyse. »¹¹⁷ Prendre le chemin de l'aporie, c'est choisir la voie de l'indirect : « Derrida reprend le concept d'indirection pour penser l'hétérogénéité de la raison psychanalytique aux domaines juridique, éthique et politique, la responsabilité qui engage ces derniers à leur transformation et la prise en compte de cette mutation par le savoir psychanalytique. »¹¹⁸

Concernant la question éthique, « L'élaboration de la subjectivité aporétique permet à Derrida de trouver les moyens déconstructifs de subvertir l'éthique au sens hégélien, l'action conforme aux règles de conduite du monde éthique (*Sittlichkeit*), tout autant que la moralité fondée sur la notion kantienne de devoir. (...) La subjectivité aporétique fondée sur le non-savoir, qui semble interrompre la dialectique du désir, n'implique-t-elle pas une autre conception du sujet comme désir ? » Derrida parle de « déconstruction aporétique » : « la condition pour que l'autre puisse inventer, c'est une déconstruction de l'Autre [au sens lacanien] comme expérience aporétique de l'impossible. »¹¹⁹ Et peut-être de l'Autre de la psychanalyse, de ce que Derrida appelle « la fonction auto-immunitaire de la psychanalyse »,¹²⁰ « ce qui constitue une résistance à soi. Résistance de la psychanalyse à la psychanalyse », qui se traduit par « un rejet de soi, une attaque de son principe de protection. Là commencent les dissonances. Car nous ne sommes pas prêts à l'entendre, ni donc à nous entendre. »¹²¹. Et René Major insiste : « le paradoxe essentiel de la résistance, à savoir qu'elle est résistance *de* l'inconscient à l'inconscient. » Là où la psychanalyse se veut subversive par essence, il s'agit justement de ne pas l'oublier, ce à quoi nous invite Derrida dans un texte intitulé *Let us not forget – Psychoanalysis*¹²². Et citant cette référence, René Major précise : « Derrida notait avec insistance que l'oubli de la psychanalyse, dont témoigne actuellement [déjà en 1991] toute une pensée qui tente dans un discours bâclé de restaurer une raison d'avant Freud, n'est pas un oubli comme les autres. Cet oubli ne manque pas de produire des symptômes qui sortent de la pensée comme les yeux de leur orbite. (...) 'Un retour à une nouvelle et vieille forme d'irresponsabilité', oublieuse de ce

¹¹⁷ MAJOR René, *op. cit.*, p. 109

¹¹⁸ MAJOR René, « Derrida, lecteur de Freud et de Lacan », *op. cit.*, p. 178

¹¹⁹ DIREK Zeynep, « Derrida entre Hegel et Lacan : la subjectivité aporétique », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 39/2016, Presses Universitaires de Strasbourg, p. 113-114

¹²⁰ DERRIDA Jacques, *États d'âme de la psychanalyse*, *op. cit.*

¹²¹ *Op. cit.*

¹²² DERRIDA Jacques, « Let us not forget – Psychoanalysis », *The Oxford Literary Review*, "Psychoanalysis and Literature", vol. XII, n°I-2, 1990

que serait, au plan moral et juridique, éthique et politique, une véritable responsabilité *depuis* l'inconscient. »¹²³

Ainsi, l'« indécidable », c'est la « responsabilité de répondre sans répondre », de ne pas rendre. Ginette Michaud franchit un pas de plus : « (L')éthique, la généralité de l'éthique, souligne Derrida, loin d'assurer la responsabilité, pousse à l'irresponsabilité puisqu'elle pousse à parler, à répondre » : la responsabilité absolue ou infinie qui lie au silence et au secret suggère plutôt qu'il faut parfois refuser la tentation éthique au nom d'une responsabilité qui n'a pas de compte à rendre à l'homme, à l'humain, à la famille, à la société, d'une responsabilité qui garde son secret et refuse de se présenter. »¹²⁴ « La parole philosophique épouse la logique précise d'un raisonnement pour mieux en brusquer, au moment donné, l'évidence. On a coutume d'appeler ce moment l'aporie ; la croisée indécidable des chemins », entre « indéfinissable inquiétude » et « irruption du « tout autre. »¹²⁵ C'est « l'absence d'œuvre » chez Blanchot et Mallarmé, et « L'absence d'œuvre », c'est de l'ouvert »,¹²⁶ c'est-à-dire du vide circulant, du jamais fini. « Pour qu'il puisse y avoir une dimension véritablement esthétique, il faut qu'il y ait de l'ouvert. Autrement dit, qu'il puisse y avoir quelque chose qui ordonne (au sens de la structure) la *Gestaltung* – c'est-à-dire l'œuvre même – mais qui soit extérieure, dans une position au-delà du fermé. »¹²⁷ « C'est pourquoi « la frontière, la limite, le seuil, le pas au-devant de ce seuil », reviennent si fréquemment dans le langage de Derrida, comme si l'impossibilité de délimiter un territoire stable où la pensée pourrait s'établir était provocatrice de la pensée elle-même. »¹²⁸ C'est cette approche que nous retrouvons chez Maldiney quand il dit « le transpassible et le trans-possible »,¹²⁹ ou encore chez Kristeva quand elle précise que le système signifiant du rêve et de l'inconscient est « translinguistique » : « On peut dire que l'intervention psychanalytique dans le champ du langage a pour conséquence majeure d'empêcher l'écrasement du signifié par le signifiant (...) ; la psychanalyse permet (...) de feuilleter le langage, de séparer le signifiant du signifié, de nous obliger à penser chaque signifié en fonction du signifiant qui le produit, et vice versa. (...) Elle incite à chercher les différences *des* langues, *des* discours, ou plutôt des systèmes construits dans ce qu'on a pu prendre pour La Langue ou Le Discours. » A propos de

¹²³ Nous soulignons. MAJOR René, *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle*, op. cit.

¹²⁴ MICHAUD Ginette, op. cit., p. 24

¹²⁵ DUFOURMANTELLE Anne, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre : De l'hospitalité*, op. cit., p. 30

¹²⁶ OURY Jean, op. cit., p. 33

¹²⁷ Op. cit., p. 113

¹²⁸ DUFOURMANTELLE Anne, op. cit., p. 56

¹²⁹ OURY Jean, op. cit., p. 115

La vie la mort de Derrida, René Major parle d'« une structure d'altération sans opposition, de contradiction non dialectisable, que traduisent la juxtaposition et l'alliance de termes contradictoires ou antinomiques. »¹³⁰ Ne pourrions-nous pas y trouver là un principe éthique dans son rapport à la psychanalyse ?

« L'aporie que l'analyse ne peut que soutenir comme une exigence limite est que, tout en trouvant des appuis sur ce qui ne lui est pas spécifique [ici l'esthétique], c'est en se référant aux concepts qu'elle a forgés, et à eux seuls, que peut s'ordonner le champ de sa spécificité. »¹³¹ L'aporie se fait expérience interminable : « une telle expérience doit avoir lieu si nous voulons qu'un événement arrive ou simplement pour qu'on puisse penser et que soit possible une décision responsable. Les apories symboliques de l'expérience éthique approfondissent notre expérience du réel. »¹³² En effet, à travers l'aporie, il y a « couplage du passage et du non-passage : l'endurance de la passion se traduit comme une résistance interminable ou une indécidabilité restante. »¹³³ La poésie de Pessoa illustre cette approche, au-delà de l'« intranquillité » précédemment évoquée, à travers ce que Sylvie Le Poulichet nomme la « sublimation du rien » : « Pessoa donne indirectement à la psychanalyse une théorie de la *sublimation du rien*. Ce rien, qui, loin d'aspirer le sujet dans un « trou » dépourvu de représentations, devient générateur de sensations paradoxales. En paraphrasant Lacan qui définit la sublimation par « l'élévation de l'objet à la dignité de la chose », on pourrait dire que chez Pessoa, le *rien est élevé à la dignité du Nom*. (...) Chez Pessoa, c'est bien le « non » qui donne accès au « Nom ». Et c'est là un aspect essentiel de son cheminement, qui peut inspirer la clinique psychanalytique confrontée à d'apparentes formes de négativisme. »¹³⁴ Il en est ainsi chez Derrida, pour qui « il ne peut y avoir d'éthique et de politique qu'à travers des expériences aporétiques et paradoxales. »¹³⁵ Plus précisément, « il n'y a pas d'éthique qui ne laisse au monde sa part d'ombre, son caractère énigmatique, inquiétant, et au texte son étrangeté. (...) Nous ne pouvons pas tout traduire. Autant prendre acte de cette perte fondamentale, sachant que la langue est un tissu de différences, qu'il n'y a que des différences. »¹³⁶

¹³⁰ MAJOR René, Au commencement. *La vie la mort*, *op. cit.*, p. 29

¹³¹ *Op. cit.*, p. 89

¹³² DIREK Zeynep, « Derrida entre Hegel et Lacan : la subjectivité aporétique », *op. cit.*, p. 116

¹³³ *Op. cit.*, p. 117

¹³⁴ LE POULICHET Sylvie, *op. cit.*, p. 99

¹³⁵ *Op. cit.*, p. 118

¹³⁶ DERRIDA Jacques, *États d'âme de la psychanalyse*, *op. cit.*

L'indécidable, c'est aussi l'écart de l'intraduisible ; et c'est cet écart qui a permis à Freud de « conserver une grande prudence par rapport à tout placage, à tout travers de la théorisation : la théorie, disait-il dans un texte de 1915, « doit tomber à l'improviste dans votre maison sans y être invitée » : on ne peut rêver meilleure conception de l'hospitalité dans la clinique analytique, que cette ouverture à l'imprévu, au Réel, que cette éthique consistant à se laisser surprendre, à s'avancer sans grille : ainsi la théorie émerge-t-elle par accident, presque par hasard, jamais par forçage, dans un flottement de l'attention à ne pas confondre avec un manque de rigueur : c'est tout l'art freudien que d'avancer sur cette corde raide. »¹³⁷ C'est aussi l'éthique de Blanchot qui consiste à maintenir l'écart mis en œuvre dans l'acte d'écrire : il y faut « de la passivité ». Et pour Derrida, « Ce qu'il faut cultiver (...), c'est une transaction différentielle, une économie du détour et de la différance, la stratégie, on peut même dire ma méthode (car il s'agit de voie, de frayage, et de route) du cheminement indirect. »¹³⁸ Cette « méthode » permet de prendre en compte, dans la médiation du détour, une discontinuité radicale, une hétérogénéité, un saut dans l'éthique (donc aussi dans le juridique et le politique) qu'aucun savoir psychanalytique en tant que tel ne saurait propulser ou autoriser. »¹³⁹ Le champ de l'esthétique constitue cette voie de passage, ce détour, cet écart, et notamment la littérature, « litté-rature » pour Lacan, « architrace » pour Derrida. Jean-Luc Nancy parle de « résistance de la poésie » : « Le difficile est ce qui ne se laisse pas faire, et c'est précisément ce que fait la poésie. Elle fait le difficile. »

3. Une éthique du tact, ou toucher (à) l'intouchable

Gardons-nous d'une amnésie par trop éthique, et retournons *toujours déjà* comme dirait Derrida, à Freud dans *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* – notons la notion de mouvement mise en exergue dans la traduction - : « la discrétion est incompatible avec un bon exposé d'analyse ; il faut être sans scrupule, s'exposer, se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme un artiste qui achète des couleurs avec l'argent du ménage et brûle les meubles pour chauffer le modèle. Sans quelqu'une de ces actions criminelles, on ne peut rien accomplir correctement. » Comment toucher sans faire effraction ? Comment inscrire son intervention dans une éthique tout en restant libre de travailler avec style ? Comment permettre qu'il y ait analyse « sans manquer au tact – le toucher *sans* le toucher » ?¹⁴⁰ Derrida apporte non pas une réponse, mais une ouverture dans l'impossibilité du tact comme éthique, d'une

¹³⁷ Cours d'Anne BOURGAIN-WATTIAU, *op. cit.*, p. 48-49

¹³⁸ DERRIDA Jacques, *États d'âme de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 72

¹³⁹ *Op. cit.*, p. 76

¹⁴⁰ DERRIDA Jacques, *Le toucher*, Jean-Luc Nancy, Paris, Galilée, 2001, Prière d'insérer

éthique de toucher (à) l'« intouchable » du sujet, à partir des travaux menés par Jean-Luc Nancy. Il s'agit de ne pas trop chercher « à s'approcher, à s'imposer, encore moins à s'approprier. » Ainsi, le tact fait nouage entre éthique, esthétique et psychanalyse, car « il nous enseigne et assigne quant à la sensibilité, au sentiment, au sentir, au se-sentir comme se toucher (...) et aussi par là-même, quant au sens du sens et au sens du monde. »¹⁴¹ Car le toucher touche à la limite. Le tact est un « au-delà du possible » : « il faut toucher sans toucher. » Si Derrida intitule le chapitre IV « L'intouchable ou le vœu d'abstinence », c'est pour préciser dans une note qu'« un vœu d'abstinence doit être tout sauf une phobie du contact. Au contraire, si j'ose dire ! »¹⁴² Et s'il y a « une loi du tact », « la loi est peut-être toujours du tact. » Car le tact est « à entendre non pas au sens commun de toucher, mais du savoir toucher *sans* toucher, sans *trop* toucher, là où toucher, c'est déjà trop. Le tact touche à l'origine de la loi. Mais à peine. A la limite. L'endurance d'une limite comme telle, cela consiste, par essence, par structure, par situation, à toucher sans toucher la ligne d'une limite. »¹⁴³ Dès lors, « Touchant à l'intouchable, une caresse ne fait pas seulement arriver ce qui arrive chaque fois qu'on dit « toucher à l'intouchable » (ou toucher *sans* toucher, avec ou sans caresse), à savoir qu'on ne sait plus très bien ce qu'on dit ou veut dire, on ne sait plus très bien ce qu'est, en son sens propre, en son prédicat essentiel, le toucher. »¹⁴⁴

De quel toucher s'agit-il ? Car « ce n'est pas un toucher comme un autre, là où il ne touche qu'à l'autre. »¹⁴⁵ Est-ce le « toucher au signe » de Pierssens ? « Toucher au signe, c'est selon la pente de son désir et la nuance de néant qui s'y découvre, aller vers la folie, la science ou la littérature. Triple destin du psychotique, du linguiste ou du poète, noués dans une même énigme. »¹⁴⁶ Peut-être nous faut-il nous en approcher encore plus près pour aussitôt nous en dessaisir : « le tact commande de ne pas tendre, ni de se saisir sans trembler, sans quelque dessaisissement au cœur de la saisie. (...) Il enjoint de ne pas toucher, de ne pas prendre ce qu'on prend, ou plutôt de ne pas se prendre à ce qu'on prend. Tact au-delà du contact. »¹⁴⁷ Derrida évoque la « phénoménologie de la volupté » de Levinas dans *Le temps et l'autre*, d'un toucher qui se fait caresse, d'une caresse comme « mode d'être du sujet, où le sujet dans le contact d'un autre va

¹⁴¹ *Op. cit.*

¹⁴² *Op. cit.*, p. 92

¹⁴³ *Op. cit.*, p. 82

¹⁴⁴ *Op. cit.*, p. 98

¹⁴⁵ *Op. cit.*, p. 83

¹⁴⁶ PIERSSENS Michel, *La Tour de Babil*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976

¹⁴⁷ DERRIDA Jacques, *op. cit.*, p. 91

au-delà de ce contact »¹⁴⁸ ; pour préciser ensuite ceci : « Mais ce qui est caressé n'est pas touché à proprement parler. (...) Cette recherche de la caresse en constitue l'essence par le fait que la caresse ne sait pas ce qu'elle cherche. Ce « ne pas savoir », ce désordonné fondamental en est l'essentiel. » C'est là que réside selon nous l'expérience esthétique de l'éthique dans le champ de la psychanalyse, tel un « point de contact (le contact qui touche sans toucher l'intouchable) », dans le sens où « touchant à l'intouchable, une caresse ne fait pas seulement arriver ce qui arrive chaque fois qu'on dit « toucher à l'intouchable » (ou toucher *sans* toucher, avec ou sans caresse), à savoir qu'on ne sait plus très bien ce qu'on dit ou veut dire, on ne sait plus très bien ce qu'est, en son sens propre, en son prédicat essentiel, le toucher. »¹⁴⁹ N'est-ce pas ce dont il s'agit pour l'analyste, à partir de son inconscient, et précisément dans ce « ne pas savoir » qu'implique la caresse ? Dans ce que celle-ci propose, « comment ne pas y reconnaître la structure même de l'éthique ? Notre hypothèse alors ne nous oriente pas moins vers un « déjà éthique » de la caresse ou de la profanation que vers un reste de honte, de profanation, de trahison et de parjure dans le respect de l'éthique. »¹⁵⁰

Le psychanalyste se fait alors acolyte pour Derrida, dans le texte « Celui qui ne m'accompagnait pas : la vérité de l'acolyte » : « Dans ce rôle de substitut à la fois nécessaire et contingent, essentiel et secondaire, l'acolyte est un complice, un second, un suppléant qui accompagne, mais un peu sans accompagner, à une certaine distance en tout cas. C'est quelqu'un qui, de façon répétée, assiste mais non sans fausser quelque peu compagnie. (...) De façon structurelle et régulière, l'acolyte prend ainsi (...) une figure anacolytique.¹⁵¹(...) Mais dès lors que l'acolyte assiste sans être pleinement présent à la personne ou accordé, donc pleinement présent à la personne, au sujet ou à la communauté qu'il supplée, il ne représente pas seulement son contraire, une figure anacolytique, mais aussi, par là même, une figure analytique. Sa place est aussi bien celle de l'analyste que celle de la faille, de la fission en chaîne, de la dissociation interruptrice. » Dans cette posture esthétique de l'analyste, au style littéraire, et au travers d'elle, c'est « ce mode de rapport à l'autre, à sa parole, à sa vérité [qui] comporte, comme tel, dans le témoignage que j'en donne, dans la façon dont je dois en répondre devant la raison, une valeur éthique, et une valeur éthique susceptible de questionner l'éthique traditionnelle. Non seulement de questionner toute éthique qui serait *a priori* étrangère à ce mode « analytique »

¹⁴⁸ LEVINAS Emmanuel, *Le temps et l'autre*, chapitre L'Éros, in DERRIDA Jacques, *op. cit.*, p. 92

¹⁴⁹ *Op. cit.*, p. 98

¹⁵⁰ *Op. cit.*, p. 108

¹⁵¹ L'anacolyte est une figure de style littéraire qui désigne une discontinuité, une rupture dans la construction d'une phrase, d'un récit.

de rapport à l'autre mais toutes les règles ou supposées règles qui m'ont été transmises dans ma formation analytique ou toute technique héritée de mon analyse ou de tel enseignement, car tout art de l'analyse réside dans une constante invention dont je dois pourtant répondre devant la raison analytique. »¹⁵² Car il s'agit de « rendre inéluctable l'acte de *nommer* comme acte éthique »¹⁵³, mais également comme acte esthétique dans une œuvre qui se dit sans se dire, absente d'elle-même pour Blanchot, impossible à interpréter même si elle fait l'objet de critique, qui dit sans dire tout en disant l'innommable, et ainsi créatrice d'une autre pensée de l'éthique et de la psychanalyse.

¹⁵² MAJOR René, *Au commencement. La vie la mort*, *op. cit.*, p. 118

¹⁵³ MAJOR René, MAJOR René, « Derrida, lecteur de Freud et de Lacan », *op. cit.*, p. 172

CONCLUSION : « Depuis Derrida : _ » ?

A l'occasion de la conférence « Lacan avec les philosophes » organisée par le Collège International de Philosophie en 1991, René Major intitula son intervention « Depuis Lacan : _ ». Ce trait, nous pourrions dire ce trou, a soulevé un tollé de réactions auprès de certaines psychanalystes. Et encore, la question initialement posée était « Y a-t-il une psychanalyse derridienne ? », qui fut « tranquillement » censurée, tel un retour du refoulé de la psychanalyse. Et aujourd'hui alors, qu'en est-il « depuis Derrida : _ » ? Oui, Derrida n'était pas psychanalyste. Et justement : c'est depuis la philosophie, et peut-être parce que située dans une tension depuis un autre tiers lieu, un autre au-dehors de la psychanalyse, qu'il osa la questionner, la malmener, la provoquer, la confronter à sa propre subversion, l'estimant seule capable de réfléchir et de penser l'impensable, l'impossible. Le principe de divisibilité intrinsèque à la déconstruction constitue selon René Major le différend théorique entre Derrida et Lacan : « c'est là un champ à peine exploré auquel les psychanalystes opposent encore une forte résistance. »¹⁵⁴ Que se passerait-il si nous – en tant que psychanalystes – dépassions cette résistance-là ? Qu'est-ce que cela changerait et de la psychanalyse, et de l'éthique, et peut-être de nous-mêmes dans notre posture et notre fonction d'analyste ? De notre *désistance* ? Dans une approche plus humble et beaucoup moins élaborée, notre propos s'est inscrit dans cette dialectique depuis un autre lieu, l'esthétique, afin de proposer d'autres manières de questionner l'éthique de la psychanalyse, ou plus précisément le rapport entre les deux, afin d'en faire émerger des « chemins de traverse » comme autant de pistes de réflexion à déployer.

« Si quelque chose n'est pas encore arrivé jusqu'ici à la psychanalyse, au fond, c'est bien la psychanalyse, et sans doute elle ne lui arrivera jamais, surtout pas dans la génération de ses pères fondateurs, à moins qu'elle ne soit déjà arrivée dans ce non-événement, et que ce soit cela même, l'événement de ce non-événement, qu'il nous faille peut-être tenter de penser, de vivre, d'avouer enfin. »¹⁵⁵ Et c'est dans ce geste-là qu'il y a de l'éthique, autrement dit une psychanalyse toujours déjà à venir. Comme « une lettre peut toujours ne pas arriver à destination ». « Lorsque les idéologues du déclin en psychanalyse se regroupent en adoptant systématiquement une posture de critique sociale militante, contestataire et révolutionnaire, ne se conforment-ils pas paradoxalement à cette forme d'académisme que Pascal Bruckner appelle

¹⁵⁴ *Op. cit.*, p. 174

¹⁵⁵ DERRIDA Jacques, *op. cit.*

« l'esthétique postmoderne de la sédition » ?¹⁵⁶ De ce point de vue, « est *éthique* ce qui ne nie pas mais reconnaît et affirme l'impossibilité même qui fonde l'éthique aussi bien que la psychanalyse. » Il s'agit – et faisons un pas de plus - il nous faut « Aller jusqu'au bout du paradoxe, comme les problématiques du narcissisme et du masochisme primaires y invitent, et bousculer ces oppositions, nous pourrions dire en forçant le trait, que c'est (de) la folie : la psychanalyse est ce tremblement de terre en puissance. »¹⁵⁷ Et c'est dans une tension depuis l'esthétique comme hors de, comme à partir de, qu'un travail sur l'éthique et qu'une posture vers une éthique de la psychanalyse sont possibles, dans le sens d'une impossibilité de répondre, d'une responsabilité de ne pas répondre, tel un acte psychanalytique « sans alibi. »

Il nous semble que l'éthique de la psychanalyse n'existe pas, dans ce qu'implique l'usage du pronom défini « L' ». Et c'est bien l'ouverture depuis « une » esthétique qui permet de travailler avec l'impossible, avec la liberté de répondre sans répondre, de rester dans l'indéfini du pronom, dans de l'ouvert, dans du *trans* comme mouvement de traversée, de cheminer dans une contre-allée. Parler de certaines formes d'éthique, c'est accepter la pluralité des manifestations esthétiques d'*éthiques* de la psychanalyse, tant dans son élaboration théorique que dans sa pratique clinique : « Avant de tendre à l'universel, l'éthique impose la diversité des points de vue. La psychanalyse en témoigne de multiples façons. Elle éclaire sous son jour la diversité des éthiques. »¹⁵⁸ C'est alors assumer la responsabilité d'une place qui est vouée à être destituée par l'analysant, et entre autres par son désir - mais pas que -, dans l'intranquillité permanente qu'est le transfert. C'est l'invitation lancée par René Major de « fonder l'autonomie de la clinique psychanalytique [qui] ne veut pas dire se confiner dans l'ignorance des autres disciplines et de leur langage, que ce soit celui de la philosophie ou celui de la biologie, celui de la génétique ou celui des neurosciences. Cela suppose, au contraire, leur connaissance, voire des emprunts et des détournements, comme ce fut le cas pour les recours multiples de la pensée lacanienne à la linguistique, à la philosophie et à la logique. Mais ce n'est pas pour autant la confusion des langues. Il s'agit, au contraire, d'un travail rigoureux de traduction, un travail à proprement parler de transfert. »¹⁵⁹ Le transfert comme espace de création, dont les conditions sont réunies par l'analyste comme « point de vide ». Accepter d'être destitué, tout le temps, par l'analysant, et créer sans relâche les possibilités d'émergence d'une singularité libérée du lieu

¹⁵⁶ GUERIN Nicolas, *op. cit.*, p. 24

¹⁵⁷ Cours d'Anne BOURGAIN-WATTIAU, *op. cit.*, p. 42

¹⁵⁸ GUYOMARD Patrick, *op. cit.*, p. 24

¹⁵⁹ MAJOR René, *Au commencement. La vie la mort*, *op. cit.*, p. 82-83

de l'Autre. Freud disait qu'être psychanalyste est une destinée ; peut-être qu'il s'agit d'abord d'accepter d'avoir choisi cette place-là et d'en assumer la remise en question infinie - au sens de Levinas. Parce que l'oublier, c'est oublier la psychanalyse elle-même. Et ne s'agit-il pas également de rencontrer « la pertinence, la profondeur mais aussi l'actualité et la portée éthique d'une question aux accents spinozistes que Lacan posait déjà en 1967 [qui] prennent, aujourd'hui plus qu'hier, un relief particulier : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? »¹⁶⁰

Et c'est encore ici qu'entre en scène l'esthétique dans son rapport à la création : la cure analytique est créativité à deux inconscients – sans compter la présence des spectres - et c'est bien en cela qu'elle se doit d'entretenir sa subversivité et son impertinence, au risque de s'oublier et de se perdre elle-même. « Comme la démocratie, toujours à venir, aussi impossible que possible, la psychanalyse dessine le futur d'une question – celle du rapport à la parole et au silence, à l'autre et à soi, à la vérité et à la non-vérité – qui œuvre dans le paradoxe ou l'aporie et remet en cause les valeurs de l'éthique traditionnelle. »¹⁶¹ C'est *L'Éloge du risque* d'Anne Dufourmantelle pour qui la psychanalyse « est une pratique d'appropriation qui fabrique de l'inédit. (...) La nécessité de la psychanalyse est d'abord celle d'une rupture intime. C'est accepter le sentiment d'être un orphelin en toute langue. En ce sens, oui, c'est une sorte de pacte de survivance. Ne pas creuser sa dette ni laisser l'oubli s'immiscer, mais au contraire quitter les ruines ou sortir des silences. »¹⁶² Pas d'alibi.

¹⁶⁰ GUERIN Nicolas, *op. cit.*, p. 25

¹⁶¹ *Op. cit.*, Prière d'insérer

¹⁶² DUFOURMANTELLE Anne, *L'Éloge du risque*, Paris, Éditions Payot-Rivages, p. 240

BIBLIOGRAPHIE

- ALFANDARY Isabelle, *Derrida – Lacan. L'écriture entre psychanalyse et déconstruction*, Paris, Hermann, 2016
- BLANCHOT Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1993
- BOURGAIN Anne, *Chemins de traverse. Passages de Freud à Derrida*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2009
- CAUSSE Jean-Daniel et MÜLLER Denis (dir.), *Introduction à l'éthique – Penser, croire, agir*, Genève, Labor et Fides, 2009
- CAUSSE Jean-Daniel, « Le concept de création *ex nihilo* et ses enjeux cliniques », *Les médiations thérapeutiques par l'art*, 2014, pages 179 à 197
- CHERVET Bernard, PORTE Jean-Michel (sous dir.), *L'éthique du psychanalyste*, Paris, PUF, 2011
- COBLENCÉ Françoise, DECHAUD-FERBUS Monique, « Argument », *Revue française de psychanalyse*, 2003/2 vol. 67, Paris, PUF, pages 405-407
- COHEN-LEVINAS Danielle et MICHAUD Ginette (dir.), *René Major. La psychanalyse à venir*, Paris, Hermann, 2022
- DERRIDA Jacques, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006
- DERRIDA Jacques, *États d'âme de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 2000
- DERRIDA Jacques, *La vie la mort – Séminaire (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2019
- DERRIDA Jacques, *Le toucher, Jean-Luc Nancy*, Paris, Galilée, 2000
- DERRIDA Jacques, *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996
- DERRIDA Jacques, *Responsabilité et hospitalité*, Grigny, Éditions Parles d'Aube, 1999
- DIREK Zeynep, « Derrida entre Hegel et Lacan : la subjectivité aporétique », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 39/2016, Presses Universitaires de Strasbourg, p. 111 à 128
- DUFOURMANTELLE Anne, *Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre : De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1997
- FREUD Sigmund, « Analyse avec fin, analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, Paris, PUF, 1995
- FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2010
- FREUD Sigmund, « La création littéraire et le rêve éveillé », 1908, https://psychaanalyse.com/pdf/La_creation_litteraire_et_le_reve_eveille.pdf
- FREUD Sigmund, *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1998
- FREUD Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985

GABARRON-GARCIA, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique éditions, 2021

GUERIN Nicolas, « L'idéologie du déclin et la psychanalyse », *Essaim*, 2010/2, n°25, Éditions Erès, pages 7 à 25

GUYOMARD Patrick, *Le désir d'éthique*, Paris, Aubier, 1998

KAUFFMANN Catherine, *Derrida, lecteur de Freud et de Lacan. Héritages de la psychanalyse*, thèse de philosophie, École doctorale des Humanités, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2020

LACAN Jacques, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999

LACAN Jacques, *L'angoisse*, Séminaire X, Paris, Seuil, 2006

LACAN Jacques, *L'éthique de la psychanalyse*, Séminaire VII, Paris, Seuil, 1986

LACAN Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire XI, Paris, Seuil, 1973

LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999

LACAN, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974

LAMBOTTE Marie-Claude, « A propos d'esthétique », *Psychologie clinique*, 2012/2 ; n°34, pages 7 à 18

LAMBOTTE Marie-Claude, *Esthétique de la mélancolie*, Paris, Aubier, 1984

LAMBOTTE Marie-Claude, « Fonction du contexte dans le statut de l'objet esthétique », in ROPARS Marie-Claire (sous dir.), *Effets de cadre : De la limite en art*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2003, pages 153 à 171

LAMBOTTE Marie-Claude, *La mélancolie, études cliniques*, Paris, Economica, 2007

LAURET Monique, *L'énigme de la pulsion de mort. Pour une éthique de la joie*, Paris, PUF, 2014

LAURET Monique (sous dir.), *Éthique, inconscient et questions contemporaines*, Paris, L'Harmattan, 2022

MACHEREY Pierre, « Le débat Foucault/Derrida autour de l'argument de la folie et du rêve », *Querelles cartésiennes*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 33-54

MAJOR René, *Au commencement - La vie la mort*, Paris, Galilée, 1999

MAJOR René, « Derrida, lecteur de Freud et de Lacan », *Études françaises*, 30 (1-2), Montréal, Les Presses de L'Université de Montréal, pages 165-178, 2002

MAJOR René, *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle*, Paris, Decitre, 1991
MARIN Claire, *Être à sa place*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2022
MICHAUD Ginette, *Tenir au secret (Derrida, Blanchot)*, Paris, Galilée, 2018
MILLER Jacques-Alain, « Jacques Lacan : Conférence de Louvain », *La Cause du Désir*, 2017/2 (N° 96)
OURY Jean, *Création et schizophrénie*, Paris, Galilée, 1989
PFAUWADEL Aurélie, *Lacan vs Foucault – La psychanalyse à l'envers des normes*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2022
PRECIADO Paul B., *Je suis un monstre qui vous parle*, Paris, Grasset, 2020
RANCIERE Jacques, *L'inconscient esthétique*, Paris, Galilée, 2011
TALON-HUGON Carole, *L'esthétique*, Que sais-je ? n°635, Paris, PUF, 2018

Conférences :

Colloque international « Qui a peur de la déconstruction ? », Paris I Panthéon-Sorbonne et ENS Ulm, Paris, du 19 au 21 janvier 2023
Journée d'étude « Psychanalyse et déconstruction : vers une éthique de l'impossible ? », Université Montpellier 3 Paul Valéry, du 15 octobre 2022